

JEAN-PAUL MOREL

LES ÉTRUSQUES EN MÉDITERRANÉE  
NORD-OCCIDENTALE:  
RÉSULTATS ET TENDANCES  
DES RECHERCHES RÉCENTES\*

QUELLE belle occasion, ce colloque, de faire mieux connaître à nos collègues italiens, et autres, ce qui se fait en France dans le domaine de l'étruscologie, de recueillir leurs remarques et leurs suggestions, et d'écarter tout risque, à supposer qu'il y en ait un, d'un enfermement national dans notre recherche. En réalité je ne suis pas inquiet de ce côté-là, car les échanges sont constants par-delà les frontières. Plusieurs de nos collègues français ont travaillé en Étrurie sur du matériel céramique (je pense à Jean Gran-Aymerich, à Michel Gras, à Jean-Christophe Sourisseau), et des Italiens se sont intéressés à des découvertes faites en Gaule dans le domaine de l'épigraphie (je pense à Mauro Cristofani, à Giovanni Colonna, à Carmine Ampolo): on retrouve ici l'observation de Michel Gras selon laquelle dans le champ de l'étruscologie, les Italiens optaient plutôt pour les problèmes de la société étrusque et les Français plutôt pour les problèmes du commerce.<sup>1</sup> C'est parfaitement perceptible dans ce chassé-croisé.

Je n'ignore pas les dangers de ma tâche, et d'abord de parler après Giovannangelo Camporeale, un étruscologue confirmé, ce que je ne suis nullement, et de traiter d'un problème qui est en évolution permanente et qui va sûrement évoluer encore dans les prochains jours. Je suis donc condamné à une certaine prudence.

L'ÉVOLUTION DES RECHERCHES

Il faut d'abord rappeler un point d'histoire de la recherche. Le commerce étrusque en Gaule n'est devenu à nos yeux une réalité majeure que depuis moins d'un demi-siècle, ce qui en fait un thème de recherche relativement jeune par rapport à tant d'autres.<sup>2</sup> Nous sommes encore en train de forger des outils, notamment dans le domaine de la céramique. Parmi les divers temps forts que l'on pourrait mentionner, je retiendrai, d'abord, le colloque sur le bucchero étrusque en Gaule méridionale, organisé par Bernard Bouloumié et Bernard Liou en 1975, publié en 1979<sup>3</sup> – c'était presque hier – puis, en brûlant les étapes, la véritable révélation du commerce étrusque à Marseille, dans cette même salle, en 1990.<sup>4</sup> Apprendre que l'essentiel du vin consommé à Massalia dans les premières décennies de la cité était étrusque provoqua un choc, celui de la découverte d'une Marseille établie «à l'ombre des Étrusques», «dans l'orbite étrusque», des formules qui ont fait florès.<sup>5</sup> Tout récemment ont été achevées deux grandes thèses, qui nous fournissent juste-

\* Pour la liste des abréviations bibliographiques, voir en fin d'article.

<sup>1</sup> Cf. M. GRAS, *Aspects de l'économie maritime étrusque*, «Ktema», 10, 1985, p. 149.

<sup>2</sup> La première présentation, hypothétique, des amphores étrusques par Fernand Benoit remonte à son article *Epaves de la côte de Provence, typologie des amphores*, «Gallia», XIV, 1, 1956, pp. 32-33, comme le rappelle SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 41.

<sup>3</sup> *Le bucchero nero étrusque et sa diffusion en Gaule Méridionale*, Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence 1975, Bruxelles, 1979 («Collection Latomus», 160).

<sup>4</sup> Cf. M. BATS, G. BERTUCCHI, G. CONGÈS, H. TRÉZINY (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*, Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du V<sup>e</sup> Congrès archéologique de Gaule méridionale, Marseille 1990, Lattes-Aix-en-Provence, 1992 («Études Massaliètes», 3) et particulièrement la contribution de L.-F. GANTÈS, *L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète*, pp. 171-178.

<sup>5</sup> Ces expressions figuraient dans les deux exposés de François Villard lors du Colloque de Marseille de 1990, la première dans sa communication sur «la céramique archaïque de Marseille», la seconde dans ses conclusions. Elles ont été atténuées dans les Actes, voir F. VILLARD, *Un aperçu sur Marseille grecque*, dans *Marseille grecque et la Gaule* (cité *supra*, note 4), p. 448, qui mentionne seulement la «présence insistante des importations étrusques».

ment ces outils dont nous avons besoin : celle de Jean-Christophe Sourisseau, soutenue en 1997, sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône, mais qui est en fait une somme sur les amphores, entre autres étrusques;<sup>1</sup> et la thèse de Jean Gran-Aymerich, soutenue il y a moins de quatre jours – ce ne peut être plus récent – sur le bucchero étrusque, et plus largement sur la diffusion de l'ensemble des produits étrusques dans la totalité de la Méditerranée et de ses arrière-pays.<sup>2</sup> Il reste que jusqu'à présent, dans les rencontres internationales, on a plus parlé peut-être des Étrusques «vers le Nord» («nördlich von Étrurien», voire «nördlich der Alpen», pour rappeler le titre et le sous-titre d'un colloque bien connu),<sup>3</sup> que des Étrusques vers l'Ouest ou vers le Nord-Ouest, encore que je n'oublie pas les apports à cet égard du colloque sur *Il commercio etrusco arcaico* de 1983.<sup>4</sup> En tout cas, grâce à l'initiative de l'Istituto di Studi Etrusco-Italici, nous comblons ici une lacune.

### LA GAULE DANS L'ÉTUDE DU COMMERCE ÉTRUSQUE

Le commerce étrusque en Gaule du Sud est mon cœur de cible, même s'il faudra évoquer d'autres aspects aussi. Ce thème comporte de multiples facettes, dont l'exposé de Giovannangelo Campo-reale vient de nous donner un aperçu. Comme pour tant de recherches historiques concernant la période et la région qui nous intéressent ici, particulièrement dans le domaine de l'économie, les textes sont muets, ou tout simplement absents. L'étude du commerce étrusque en Gaule ne repose en définitive que sur une analyse minutieuse des données archéologiques. Ici plus qu'ailleurs nous sommes condamnés à n'écrire l'histoire que par le truchement des objets, des tessons, à calculer leurs quantités, à déterminer leurs dates, à définir leurs provenances (ce qui est peut-être le plus difficile). Les thèses que je viens d'évoquer, ou la typologie de Michel Py sur les amphores étrusques,<sup>5</sup> sont comme des fusées à deux étages : un étage archéologique construit avec précision permet seul au second étage, l'histoire, de décoller puis de prendre son essor.

Comme souvent, s'agissant de matériel archéologique, et d'un matériel archéologique humble, et notamment de céramiques, de telles recherches partent plutôt de régions étrangères aux zones de production. Elles partent des zones d'exportation – pour des raisons qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici –, même si leur région d'origine se caractérise ordinairement par une typologie plus riche.<sup>6</sup> En l'occurrence, les trouvailles de Gaule ont joué un rôle primordial dans l'élaboration de ces outils de travail.<sup>7</sup> Un rôle primordial, car s'il est un fait qui s'impose d'emblée, c'est que la Gaule est la championne toutes catégories des importations en provenance de l'Étrurie. Quand dans d'autres régions les fragments étrusques se comptent par centaines, comme en Sicile, par dizaines, comme en Afrique, voire par unités,<sup>8</sup> ils se comptent en Gaule parfois, voire souvent, par milliers.<sup>9</sup> «Il y a infiniment plus de bucchero à Saint-Blaise, par exemple, que dans tout le Nord de l'Italie».<sup>10</sup> C'est justement un fait remarquable que le soin apporté maintenant à l'analyse des quantités, grâce – par exemple – au calcul non seulement du nombre minimum d'individus paral-

<sup>1</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*

<sup>2</sup> J. GRAN-AYMERICH, *L'Étrurie entre Orient et Occident. Recherches sur les vases en bucchero et leur diffusion*, thèse d'État sous la direction de D. Briquel, Université Paris IV-Sorbonne, 2002, dactylographiée.

<sup>3</sup> *Etrusker nördlich von Étrurien*.

<sup>4</sup> *Il commercio etrusco arcaico*, Atti dell'Incontro di studio, Roma 1983, Rome, 1985 («Quadaei», 9).

<sup>5</sup> F. PY, M. PY, *Les amphores étrusques de Vaunage et de Villevieille, Gard*, «MEFRA», 86, 1, 1974, pp. 141-254, à compléter par M. PY, *Les amphores étrusques de Gaule méridionale*, dans *Il commercio etrusco arcaico* (cité supra, note 4), pp. 73-94.

<sup>6</sup> C'est le cas notamment pour les amphores étrusques (M. GRAS, *Aspects de l'économie...* (cité p. 23, note 1), p. 152).

<sup>7</sup> C'est ce que remarque aussi M. Cristofani : «il tema è stato affrontato in ambiti geografici anetruschi, in particolare in Gallia meridionale e in Sicilia» (M. CRISTOFANI, *Premessa a un incontro di studio*, dans *Il commercio etrusco arcaico* (cité supra, note 4) p. 1.

<sup>8</sup> Évoquant «les abondantes trouvailles de bucchero à Reggio», G. Vallet ne trouve à mentionner que trois exemplaires! (*Rhégion et Zancle. Histoire, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*, Paris, 1958 («BEFAR», 189), p. 184.

<sup>9</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 463-473.

<sup>10</sup> BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, p. 814. Voir aussi, pour la différence de densité des importations étrusques entre la Gaule et la Sicile, J.-P. MOREL, dans *Atti del v Congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica*, Palermo, 1980 («Kokalos», XXVI-XXVII, 1, 1980-1981), p. 148.

lèlement au nombre de fragments, mais aussi de la capacité des amphores,<sup>1</sup> essentiel étant donnée notamment la petitesse de certaines amphores étrusques.

### LES DÉBUTS EN GAULE LITTORALE

Au sujet du commerce étrusque en Gaule, certaines questions sont traditionnelles et comme obligées: celle de l'éventuelle antériorité du commerce étrusque (je dis bien: du commerce étrusque, non des présences étrusques) par rapport au commerce grec, d'une part, et celle, couplée avec la précédente sans se confondre tout à fait avec elle, de l'avant 600 ou de l'après 600, par référence à la fondation de Marseille. S'agit-il là de questions «sans intérêt», de questions «vaines», comme on le lit ou on l'entend parfois?<sup>2</sup> Elles seraient en effet, sinon vaines, du moins insolubles, si l'on éprouvait à propos de ces premiers temps du commerce en Gaule l'impression de trafics inextricablement mêlés. Mais le faciès des sites indigènes provençaux et languedociens concernés autour de 600 ne donne pas du tout la même impression que l'épave du Giglio, toujours citée mais avec laquelle Saint-Blaise ou La Liquière n'ont pas grand chose à voir!<sup>3</sup> Il ne s'agit pas, évidemment, de se laisser envahir, de se laisser épuiser par de telles questions, qui se posent aux marges des problèmes fondamentaux tels que la forte présence de produits étrusques en Gaule (en tout état de cause), la différence entre le littoral et l'arrière-pays, ou encore les implications de ce commerce pour l'Étrurie. Mais enfin ces questions existent, et je suis parfois perplexe devant une façon un peu expéditive de renvoyer ces problèmes, qui sont de vrais problèmes, aux oubliettes de l'histoire. Soit dit en passant, c'est une question qui intéressait beaucoup les Anciens que celle de la priorité non seulement dans les fondations coloniales, mais aussi dans les trafics. A qui revient la priorité dans les trafics en Gaule? Qui a pris l'initiative?

La question se pose déjà avec les premiers vases 'méditerranéens' du VII<sup>e</sup> siècle trouvés sur le littoral gaulois ou dans son arrière-pays immédiat, sur quelques sites surtout languedociens dont notamment la nécropole du Peyrou à Agde,<sup>4</sup> avec ses quatre vases dont la datation oscille autour du milieu ou du troisième quart du VII<sup>e</sup> siècle (ils viennent d'être rejoints par un cinquième vase d'Agde, une coupe de la nécropole du Bousquet):<sup>5</sup> vases d'allure corinthienne, mais pour trois desquels a été suggérée une comparaison avec des vases étrusques et particulièrement de Tarquinia.<sup>6</sup> Même s'il est mal vu de poser ce problème du premier arrivé, on ne peut manquer de noter l'affirmation de Michel Gras selon laquelle «le matériel de type grec le plus ancien retrouvé en Gaule est constitué par des vases fabriqués en Italie centrale et donc exportés à partir de l'Étrurie», ce qui n'est pas rien pour notre problématique actuelle, et qui semble logique à la lumière de

<sup>1</sup> Exemple est à cet égard le paragraphe «métrologie» de L. LONG, L.-F. GANTÈS, P. DRAP, *Premiers résultats archéologiques sur l'épave Grand Ribaud F (Giens, Var). Quelques éléments nouveaux sur le commerce étrusque en Gaule, vers 500 avant J.-C.*, «CahArchSub», XIV, 2002, pp. 23-24.

<sup>2</sup> Voir par exemple, en dernier lieu, M. GRAS, *Les épaves étrusques des côtes françaises*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 15, à propos de la fréquentation de la Provence. Mais qu'en est-il pour l'apparition d'un commerce relativement massif?

<sup>3</sup> Très significativement J.-C. Sourisseau oppose l'épave du Giglio, où il voit l'instrument d'un commerce à court rayon d'action, à celle d'Antibes, desservant un itinéraire Étrurie-Provence (SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 291, n. 668).

<sup>4</sup> A. NICKELS, C. PELLECUER, C. RAYNAUD, J.-C. ROUX, M. ADGÉ, *La nécropole du premier âge du fer d'Agde: les tombes à importations grecques*, «MEFRA», 93, 1, 1981, pp. 99-103; A. NICKELS, *Agde. La nécropole du premier âge du fer*, Paris, 1989 («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 19), pp. 287-289; C. LANDES, *Deux coupes de 'type grec' provenant de la nécropole du Peyrou en Agde (Hérault)*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 167-168.

<sup>5</sup> Cf. F. MAZIÈRE, *Le Bousquet (Agde). Une nécropole du premier âge du fer*, dans *Archéologie du pays d'Agde. Bilan des recherches récentes*, Catalogue de l'exposition, Agde, 2003, pp. 24-27; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La place des importations étrusques dans le cadre de l'évolution du Languedoc centro-occidental côtier (650-300 av. J.-C.)*, dans *Les Étrusques en France*, p. 37. Je remercie Florent Mazière de ses renseignements sur ce vase et sur quelques autres.

<sup>6</sup> M. GRAS, *Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne*, dans *Mailhac et le Premier Âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel*, Actes du colloque international, Carcassonne 1997, Lattes, 2000, p. 231 (qui toutefois n'en fait pas explicitement des vases de Tarquinia); *ibidem*, pp. 232-233, état de la question pour d'autres vases du Midi de la Gaule d'allure grecque, mais en réalité italiques et plutôt étrusques d'après Villard, Bouloumié ou Gras. Par exemple F. VILLARD, cité par GRAS, *ibidem*, p. 232, voit explicitement dans une coupe de Mailhac analogue à celles d'Agde-Le Peyrou un vase étrusque de la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle.

l'étude effectuée par cet excellent connaisseur du matériel italien. De fait, sur onze vases «de type grec» du Midi de la Gaule antérieurs à 600 analysés par Gras et dont la provenance est fiable (en excluant donc un aryballe protocorinthien attribué à Olbia de façon douteuse), deux seulement sont considérés par lui comme grecs, deux sont considérés comme étrusques,<sup>1</sup> six sont donnés pour italiques et plus probablement étrusques, le onzième demandant une expertise plus poussée. Ce dont Michel Gras conclut (en avançant des raisons que j'ai du mal à partager) : «ce matériel interdit donc de poser la question de savoir si ce sont les Grecs ou les Étrusques qui sont arrivés les premiers [en Gaule]».<sup>2</sup>

Je ne suis pas sûr que le mot «interdire» convienne ici. Disons, au minimum, que la question d'une participation peut-être (probablement?) majoritaire des Étrusques aux premiers apports en Gaule reste posée. Reste posée aussi en tout état de cause une autre question, celle de savoir qui a commencé un commerce *suivi* vers la Gaule. Si les Étrusques sont arrivés les premiers dans ce commerce-là (faut-il dire «dans ce commerce-là aussi?»), cela change beaucoup de choses et sur les Étrusques eux-mêmes, et peut-être sur les conditions de l'installation des Phocéens en Gaule. Il m'est arrivé d'affirmer que des Grecs et des Étrusques, c'étaient les Étrusques qui avaient été les premiers, pour ce commerce-là, relativement massif, dans le Sud de la Gaule<sup>3</sup> (j'insiste sur ces deux dernières précisions, car d'une part plus au Nord la priorité des Étrusques ou de leurs pré-décédésseurs italiques ne fait guère de doute,<sup>4</sup> et d'autre part pour le Sud il se peut que des arrivages grecs sporadiques soient intervenus en premier, à Agde ou ailleurs). Je m'appuyais pour cela sur des trouvailles anciennes – ou non : par exemple La Liquière était alors une trouvaille récente –,<sup>5</sup> et sur des auteurs qui, sans s'être concertés, je suppose, et très probablement sans idées préconçues, signalaient l'apparition avant toute autre chose, sur un certain nombre de sites du Languedoc et de Provence, et dans les premières strates de ces sites à comporter du matériel méditerranéen, d'amphores étrusques et dans une moindre mesure, et avec une moindre précocité, de bucchero.<sup>6</sup> Je les ai lues, ces informations, moi aussi, sans idées préconçues, et je ne dirai rien de plus, sinon que je ne me suis pas trouvé seul pour supposer une antériorité des Étrusques.<sup>7</sup> Mais on sait que cette opinion ne fait pas l'unanimité : je pense notamment à la vigoureuse contre-attaque de Michel Bats.<sup>8</sup>

Avant 600, ou après 600? C'est une autre question, qui, je le répète, complète la première mais qui ne se confond pas absolument avec elle. Après tout on peut imaginer un commerce qui hors de Marseille et même à Marseille – car il n'est pas exclu que la question se pose là aussi –<sup>9</sup> aurait précédé l'expansion commerciale phocéenne. C'est notamment le problème de Tamaris, et celui de Saint-Blaise. La question paraît avoir évolué vers la négative à Tamaris.<sup>10</sup> A Saint-Blaise il semble que le problème se pose encore, aux yeux de bons spécialistes pour lesquels il est «assez vraisemblable que des vases grecs et étrusques antérieurs à la fondation de Marseille sont parvenus à Saint-Blaise», en petites quantités, certes, et que, par comparaison avec «les matériels les plus

<sup>1</sup> C'est aussi le cas par ailleurs d'une coupe du tumulus de Pertuis (Vaucluse) imitant la céramique protocorinthienne, que F. Villard considère de technique étrusque «sans aucun doute», et date «vraisemblablement avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle» (*La céramique grecque de Marseille (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle). Essai d'histoire économique*, Paris, 1960 («BEFAR», 195), p. 74).

<sup>2</sup> M. GRAS, *Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne* (cité p. 25, note 6), pp. 233-235.

<sup>3</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, p. 476.

<sup>4</sup> Voir par exemple W. KIMMIG, *Etruskischer und griechischer Import im Spiegel westhallstädtischer Fürstengräber*, dans *Etrusker nördlich von Etrurien*, pp. 281-328, et particulièrement pp. 322-323.

<sup>5</sup> Voir depuis M. PY, *La Liquière (Calvisson, Gard), village du premier âge du fer en Languedoc oriental*, Paris, 1984 («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 11).

<sup>7</sup> Voir BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, p. 814. Et surtout les références données *infra* p. 27, à propos du «problème du VII<sup>e</sup> siècle».

<sup>6</sup> Cf. MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 474-475.

<sup>9</sup> MARCHAND, *La céramique étrusque*, mentionne p. 47, 53, 55 et 111 des céramiques étrusques de Marseille qu'elle date du dernier quart ou de la fin du VII<sup>e</sup> s., voire des deuxième et troisième quarts de ce siècle. Tout en observant (p. 116) qu'aucun de ces indices ne peut suffire pour affirmer l'existence d'un commerce entre Étrusques et Gaulois «avant l'installation grecque», Frédérique Marchand conclut néanmoins (p. 129) à la «grande probabilité» d'échanges entre Étrusques et Gaulois sur le site même de Marseille avant la fondation de Massalia.

<sup>10</sup> BATS, *Marseille archaïque*, p. 612 et 614.

anciens retrouvés dans les niveaux de fondation de Marseille [...] des céramiques corinthiennes et de la Grèce de l'Est, ainsi que des productions étrusques peuvent être datées d'une période antérieure à la fondation de la cité phocéenne», de même peut-être que quelques objets métalliques dont un au moins est d'origine hallstattienne.<sup>1</sup> Il me semble que sur ce point aussi la lecture sans idées préconçues des publications existantes conduit à penser que les premières importations étrusques sont (éventuellement) associées à des céramiques grecques antérieures à la fondation de Marseille, que ces dernières sont beaucoup plus rares, d'autre part, que les produits étrusques, et qu'en somme les produits étrusques sont arrivés en Gaule méridionale en quantités significatives dès avant la fondation de la cité phocéenne. C'est ou ce fut l'avis de François Villard,<sup>2</sup> de Bernard Bouloumié,<sup>3</sup> de Mauro Cristofani,<sup>4</sup> de Michel Py,<sup>5</sup> de Michel Gras,<sup>6</sup> de Giovanni Colonna,<sup>7</sup> de Wolfgang Kimmig,<sup>8</sup> de Jean Gran-Aymerich,<sup>9</sup> de Giovannangelo Camporeale,<sup>10</sup> c'est, on l'a vu, l'avis non sans prudence («grande probabilité») de Frédérique Marchand à propos de certains *buccheri* de Marseille qu'elle estime antérieurs à la fondation de la colonie phocéenne.<sup>11</sup> Pourquoi pas, du reste? Après tout des bronzes dits tantôt «étrusco-italiques», tantôt «étrusques» sont parvenus avec une relative fréquence en Gaule, même très interne, dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et pendant tout le VII<sup>e</sup> siècle,<sup>12</sup> et on ne peut pas en dire autant des objets grecs. Les Étrusques ont commercé au VII<sup>e</sup> siècle en Sardaigne, en Sicile et à Carthage, et on ne voit pas, sur le plan des principes, ce qui aurait pu les empêcher d'aller en Gaule aussi. Toutefois, quant à la réalité d'un commerce étrusque en Gaule antérieur à la colonisation grecque, J.-C. Sourisseau se montre très

<sup>1</sup> J.-C. SOURISSEAU, L.-F. GANTÈS, S. VERGER, *Saint-Blaise*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 61-80. On notera toutefois qu'aucun des objets énumérés dans le catalogue joint n'est nécessairement antérieur à 600, même pas une petite kotylé corinthienne (n. 33) datée par L.-F. Gantès de «650-600 av. J.-C.», mais pour laquelle sont invoqués des parallèles qui peuvent descendre jusqu'en 595. F. Marchand souligne le fait que si le faciès du bucchero de Tamaris est assez proche de celui de Marseille, il n'en va pas de même pour le faciès du bucchero de Saint-Blaise, qu'elle estime, en mentionnant des indices non négligeables, comme plus ancien dans son ensemble que celui de Marseille (*La céramique étrusque*, pp. 125-127). Pour BATS, *Marseille archaïque*, p. 612, «la grande majorité du mobilier [de Saint-Blaise] est de la première moitié du VI<sup>e</sup> s. et rien ne doit y être nécessairement daté d'avant 600»; voir aussi pp. 613-614. Pour Sourisseau, «nous ne disposons d'aucun renseignement fiable sur la fin du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. en Provence» (SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 218, n. 560; voir aussi p. 50; conclusions un peu moins prudentes *ibidem*, II, p. 348 et surtout 341: «extrême fin du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.»). Cf. également B. BOULOUMIÉ, *Saint-Blaise (fouilles H. Rolland). L'habitat protohistorique, les céramiques grecques*, Aix-en-Provence, 1992, p. 272; M. PY, *Les Gaulois du Midi. De la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine*, Paris, 1993, p. 115 («achats extérieurs» à Saint-Blaise dès 620). J.-C. Sourisseau, par ailleurs, a bien voulu m'informer en septembre 2002 que ses recherches en cours sur le matériel de Saint-Blaise sembleraient confirmer une antériorité par rapport à Marseille.

<sup>2</sup> F. VILLARD, *La céramique grecque de Marseille* (cité p. 26, note 1), p. 17, et 74-75; IDEM, *La céramique archaïque de Marseille*, dans *Marseille grecque et la Gaule* (cité p. 23, note 4), p. 165.

<sup>3</sup> B. BOULOUMIÉ, *Les tumulus de Pertuis (Vaucluse) et les oenochoés 'rhodiennes' hors d'Étrurie*, «Gallia», 36, 2, 1978, p. 239.

<sup>4</sup> CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 47 et 49, notamment à propos de Saint-Blaise et de La Liguère.

<sup>5</sup> M. PY, *Les amphores étrusques de Gaule méridionale* (cité p. 24, note 5), p. 74, 78 et 84; IDEM, *Les Gaulois du Midi* (cité *supra*, note 1), pp. 84-86.

<sup>6</sup> Pour qui la «probable exportation de vin [étrusque] a été intense vers le Midi à partir des années 630-620 av. J.-C.» [*Aspects de l'économie maritime étrusque* (cité p. 23, note 1), p. 157]. Voir aussi M. GRAS, *Trafics tyrrhéniens archaïques*, Rome, 1985 («BEFAR», 258), p. 188; et, quoique avec une formulation un peu plus ambiguë, IDEM, *Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne* (cité p. 25, note 6), p. 233 (importation des premiers *buccheri* en Gaule «après 620»).

<sup>7</sup> G. COLONNA, *L'iscrizione etrusca del piombo di Linguadoca*, «Scienze dell'Antichità. Storia archeologia antropologia», 2, 1988, p. 551.

<sup>8</sup> W. KIMMIG, *Etruskischer und griechischer Import...* (cité p. 26, note 4), p. 323.

<sup>9</sup> J. GRAN-AYMERICH, *Les premiers vases étrusques et le décor figuré dans le Midi de la Gaule et la Celtique*, dans *Archäologische Untersuchungen zu den Beziehungen zwischen Altitalien und der Zone nordwärts der Alpen während der frühen Eisenzeit Alteuropas*, Ergebnisse eines Kolloquium, Regensburg 1994, Regensburg-Bonn, 1998, p. 220; mais *ibidem*, p. 246: il semble que les céramiques étrusques et grecques sont «parvenues sensiblement en même temps sur le littoral du Midi gaulois».

<sup>10</sup> Voir sa contribution dans ces mêmes Actes.

<sup>11</sup> Voir p. 26, note 9.

<sup>12</sup> Voir par exemple, dans une littérature abondante, GRAN-AYMERICH, ALMAGRO-GORBEA, *Bourges*, pp. 324-329 et 332; A.-M. ADAM, *Signification et fonction des fibules dans le cadre des relations transalpines du VIII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère*, dans *Etrusker nördlich von Etrurien*, pp. 389-409 (l'auteur n'emploie jamais le mot «étrusque» à propos de cette période, mais ses références à l'Italie centrale sont fréquentes); J. GRAN-AYMERICH, *Les premiers vases étrusques...* (cité *supra*, note 9), p. 221 et 224.

prudent,<sup>1</sup> M. Bats tout à fait opposé.<sup>2</sup> Peut-être y verrons-nous plus clair à la fin de ce colloque. Mais ici comme pour l'autre question (l'éventuelle antériorité d'un grand commerce étrusque en Gaule par rapport au grand commerce grec), c'est un problème à envisager posément, en évitant les querelles qui empoisonnent nos disciplines et qui annihilent tout espoir d'une vraie solution. C'est un problème difficile, car il repose sur une ou deux décennies de différence, et parfois moins, entre tels ou tels objets, et nous savons tous combien il est malaisé d'être aussi précis; ou encore sur l'absence à Marseille de certaines céramiques qui se trouvent par exemple à Saint-Blaise mais qu'on n'a peut-être pas encore découvertes dans la cité phocéenne où elles existeraient toutefois (un problème analogue se pose à propos de Huelva pour savoir si l'on doit dater avant ou après 600 les premières importations grecques de ce site, avec tout ce que cela implique pour les débuts, voire les causes, des trafics phocéens en Occident, entre Tartessos et Marseille).<sup>3</sup> On joue donc sur quelques années, mais les implications historiques sont grandes.

Le problème d'une éventuelle diffusion de produits étrusques en Gaule avant 600 est relancé par les fouilles effectuées en 1994-1996 à Sant Martí d'Empúries. Un sondage y a mis au jour dans la phase IIA de l'habitat, avec 7 fragments d'amphores étrusques (dont 5 d'une même pièce), un fragment de *bucchero sottile* de transition de Caere, que nos collègues espagnols attribuent au troisième tiers du VII<sup>e</sup> siècle, avec prudence toutefois: mais c'est une datation qu'ils estiment confirmée par les amphores phéniciennes du Sud de l'Espagne trouvées dans le même niveau (niveau qu'ils datent de 650 à 625/600), ce qui les amène à reprendre l'hypothèse de trafics étrusques sur les côtes nord-occidentales de la Méditerranée dans les dernières décennies du VII<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> Cette vaste question a certainement encore de beaux jours devant elle.

Au total – pour conclure quant à ce débat passionnant, passionné, et important pour l'histoire des trafics, de la colonisation et de la Gaule –, je retiens trois choses. D'une part les positions se rapprochent dans la mesure où les partisans des «Étrusques d'abord» abaissent un peu les débuts d'une présence massive de marchandises étrusques en Gaule «dans les dernières années du VII<sup>e</sup> siècle», et où ceux des «Grecs et Étrusques ensemble» admettent qu'il y a à Saint-Blaise quelques céramiques non trouvées à Marseille et que des sites du Languedoc présentent des importations étrusques antérieurement aux importations grecques. D'autre part les positions demeurent néanmoins très tranchées quant à une antériorité, ou non, du commerce étrusque par rapport à la fondation de Marseille.<sup>5</sup> Enfin, la plupart des quelques céramiques «de type

<sup>1</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, pp. 50-51, 62, 218, 290. Dans une communication sur «les amphores de transport étrusques: production et diffusion en Gaule du Sud» prononcée lors des *Journées d'étude étruscologiques à la mémoire de Jacques Heurgon et Raymond Bloch*, Paris, École Normale Supérieure, 11-12 mars 1999, le même auteur a mentionné deux objets de Saint-Blaise remontant apparemment au dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle, une coupe orientale à oiseaux et un fragment de *bucchero sottile* à éventails, tout en signalant que l'hypothèse d'un commerce étrusque du VII<sup>e</sup> siècle en Gaule «tendait à s'effondrer».

<sup>2</sup> BATS, *Marseille archaïque*, pp. 609-633, lequel, à partir d'arguments qui en bonne logique devraient pour le moins laisser le problème ouvert (notamment pp. 614-615), conclut en forme de pétition de principe (p. 623): «Il n'y a pas de commerce étrusque en Gaule méridionale antérieur à la fondation de Marseille».

<sup>3</sup> Cf. J.-P. MOREL, *Les Grecs et la Gaule*, dans *Les Grecs et l'Occident*, Actes du Colloque de la Villa 'Kérylos' 1991, Rome, 1995 («Collection de l'École française de Rome», 208), pp. 58-59. Par exemple B. B. SHEFTON penche pour la fin du VII<sup>e</sup> siècle (*Zum Import und Einfluss mediterraner Güter in Alteuropa*, «Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte», 22, 1989, p. 210).

<sup>4</sup> X. AQUILUÉ (dir.), M. SANTOS, R. BUXÓ, J. TREMOLEDA (COORD.), *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996), de l'assentament precolonial a l'Empúries actual*, Empúries, 1999, p. 121 et 128-129. Les auteurs signalent aussi dans le même niveau un «petit fragment peut-être corinthien» (p. 121) qu'ils comparent (p. 128) à des pièces du Midi de la France (Ste Vérédème, Mailhac, Agde), lesquelles se trouvent être considérées comme plutôt étrusques ou italiennes par M. Gras (voir *supra*, pp. 25-26), et qui, doit-on en déduire, pourrait donc être étrusque lui aussi. D'une façon générale, ils soulignent, pour le VI<sup>e</sup> siècle aussi, l'importance de plus en plus évidente du commerce étrusque à Emporion (p. 285).

<sup>5</sup> Emblématique est à cet égard le voisinage des opinions opposées de M. BATS, *Les Étrusques et la Provence*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 23-25, et de M. PY, *Les Étrusques et le Languedoc oriental*, *ibidem*, pp. 27-29. L'affirmation de M. Bats selon laquelle «à la différence de la Provence, il existe en Languedoc deux sites (Tonnerre I à Manguio et La Liquière à Calvisson) dont les couches d'occupation les plus anciennes n'ont livré, comme matériel importé, que des restes d'amphores et de *bucchero* étrusques», ne tient pas compte de l'existence dans la littérature d'autres sites

grec» du plein VII<sup>e</sup> siècle trouvées en Gaule sont attribuées maintenant à des officines italiques et plutôt étrusques.

Devant ce qui est devenu un sujet de polémique, je me demande s'il ne conviendrait pas d'organiser sur ce thème un véritable dialogue semblable à la table ronde d'Ischia, d'heureuse mémoire, sur le commerce précolonial en Italie, qui a tant fait avancer les choses, rapproché les opinions et dégagé un certain consensus.<sup>1</sup>

#### LES TERMES DE L'ÉCHANGE

Nous arrivons sur des flots plus apaisés avec le problème des termes de l'échange. Ici, pas grand chose de nouveau sur le fond, mais des signaux, des alertes. Ce qui est clair, c'est le vin étrusque et les vases, au sens large, étrusques (le bucchero, l'étrusco-corinthien, la céramique commune - dont la présence en Gaule est de plus en plus reconnue -,<sup>2</sup> les objets métalliques, récipients et autres). En particulier il est plus évident que jamais que le contenu principal et sans doute exclusif des amphores étrusques en général, et en tout cas en Gaule, était du vin.<sup>3</sup> Dans l'autre sens, on pense évidemment - outre d'autres ressources à ne pas négliger, comme les esclaves et le sel -<sup>4</sup> aux métaux non travaillés, et pas seulement en s'appuyant sur l'épave de Rochelongue et sur d'autres «dépôts de fondeurs» de l'arrière-pays. J'avais été frappé après d'autres, voici un quart de siècle, par la correspondance au moins partielle des importations étrusques en Gaule avec les régions cuprifères des Cévennes et de la Montagne Noire<sup>5</sup> et, vers l'intérieur des terres, avec la direction de l'Armorique et de la (Grande-)Bretagne, deux sources de l'étain.<sup>6</sup> Ces ressources sont étudiées en détail dans un article de Bernard Bouloumié.<sup>7</sup> Il est important de continuer à enquêter sur des zones minières qui aujourd'hui paraissent sans intérêt, parce qu'elles sont épuisées ou ne semblent pas mériter une exploitation intensive, mais qui étaient attirantes dans l'Antiquité. Tout n'est pas connu dans ce domaine. Pour prendre un exemple récent, Piero Bartoloni vient de signaler «la présence en Sardaigne de considérables gisements de cassitérite, en situation aussi bien primaire que secondaire».<sup>8</sup> De la cassitérite avait déjà été repérée dans l'île depuis plus de quarante ans, mais on avait refusé de la considérer comme locale.<sup>9</sup> La nouvelle donne peut modifier substantiellement notre conception des contacts des Phénico-Puniques et peut-être des Étrusques avec la Sardaigne. En Gaule aussi il faut être, et l'on est, attentif à cela.

A propos des termes de l'échange, une énigme m'apparaît: comment les Marseillais «payaient»-ils le vin étrusque pendant le premier demi-siècle, les deux premiers tiers de siècle de l'existence de leur cité, et même ensuite d'ailleurs? Le payaient-ils en métal, se faisaient-ils les courtiers du commerce du métal en direction des Étrusques? Cela impliquerait une mainmise sur, ou un accès vers, des zones métallifères soit du Languedoc, soit de l'intérieur de la Celtique, mainmise ou plutôt accès qui semblent n'être survenus que plus tard, dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s., pour prendre d'ailleurs fin assez rapidement. Le blé semble à exclure dans le cas de Marseille

analogues, que je mentionnais dans *Le commerce étrusque*, pp. 474-475, et dont j'exclus volontiers ceux pour lesquels j'émettais quelques réserves.

<sup>1</sup> *Incontro di studi sugli inizi della colonizzazione greca in Occidente*, Napoli-Ischia 1968, «DialArch», III, 1-2, 1969, pp. 1-234.

<sup>2</sup> Voir p. 44, note 4.

<sup>3</sup> A. Marseille, sur le site portuaire antique de Jules-Verne, plus de 99% des amphores étrusques sont poissées; dans les épaves, elles sont toutes poissées (cf. SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 62; voir aussi pp. 47-48). On notera que des sarments de vigne ont été trouvés parmi les amphores étrusques de l'épave du Grand Ribaud F, cf. L. LONG, H. G. DELAUZE, *L'épave étrusque Grand Ribaud F à Giens: un nouveau laboratoire de l'archéologie sous-marine profonde*, «Culture et recherche» 85, juillet-octobre 2001, p. 14.

<sup>4</sup> B. BOULOUMIÉ, *Le sel de Saint-Blaise*, «Les Dossiers Histoire et Archéologie», 84, juin 1984, pp. 65-71, insiste particulièrement sur les ressources en sel de Saint-Blaise et leur importance dans l'histoire du site; voir aussi IDEM, *Saint-Blaise: comptoir étrusque et ville massaliète*, «O Λύχνος», 46, janvier 1991, pp. 53-57.

<sup>5</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 489-490, de façon moins vague que ne veut bien le dire B. BOULOUMIÉ dans un article par ailleurs excellent, *Ressources de la Gaule*, p. 820.

<sup>6</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 498-499.

<sup>7</sup> BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, pp. 813-892.

<sup>8</sup> P. BARTOLONI, *Nuove indagini nell'insula B*, dans P. BARTOLONI et alii, *Monte Sirai 1999-2000*, «RivStFenici», xxx, 1, 2002, p. 44.

<sup>9</sup> BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, p. 824; voir aussi p. 855.

et de son maigre territoire. Les Marseillais payaient-ils alors (au moins en partie) en fournissant l'Étrurie en céramiques grecques, selon le schéma suggéré par Georges Vallet (mais que ce dernier ne propose que pour la période postérieure à 570, ce qui laisse le problème entier pour les premières décennies de Massalia)?<sup>1</sup> Faut-il penser au poisson ou aux produits dérivés – mais dans quels conteneurs? Faut-il penser à l'huile, pour cette ville *elaiophytos*<sup>2</sup> – mais de toute façon pas immédiatement après la fondation de Marseille, car les oliviers devaient croître –, et, là encore, dans quels conteneurs? Même quand Marseille, après la période sur laquelle je m'interroge ici, produisit ses propres amphores, celles-ci furent pratiquement toujours poissées, et donc, peut-on penser, destinées au vin ou à la rigueur aux préparations de poisson.<sup>3</sup> C'est, me semble-t-il, un vrai problème.

La question des marchandises périssables, qu'il faut toujours tenir présente à l'esprit, se pose à la lumière d'une observation récente concernant l'épave de Pointe Lequin 1A. Luc Long et Jean-Christophe Sourisseau ont été frappés (sans en tirer explicitement de conséquences) par la modicité de la cargaison de cet assez grand bateau, long de 15 à 20 mètres au moins, dont on n'a recueilli que cinq tonnes environ de fret.<sup>4</sup> Je me demande si, devant ce vide, on ne doit pas supposer une marchandise périssable, qui en l'occurrence aurait constitué l'essentiel, en poids, de la cargaison. On peut penser par exemple à du blé, et pourquoi pas à du blé étrusque (ce bateau contenait, vers 530/510, au moins une amphore étrusque, témoignant de contacts, quels qu'ils fussent, avec l'Étrurie, ou avec des Étrusques). Le navire venait de l'Est, et Marseille manquait de blé. On sait que vers la même époque, les Étrusques vendaient du blé à Rome.<sup>5</sup>

Toujours à propos des termes de l'échange, la Gaule méridionale et ses abords ne peuvent pas être traités comme une zone unitaire. Non seulement il y a des différences entre les deux sites grecs à prendre en compte pour l'époque archaïque, Massalia et Emporion, mais par exemple on remarque au VI<sup>e</sup> s. avant n. è. des différences entre Marseille et les sites indigènes en ce qui concerne les importations amphoriques, plus caeritaines dans les établissements indigènes qu'à Marseille.<sup>6</sup> Les amphores étrusques en général sont relativement plus nombreuses à partir de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, et encore au V<sup>e</sup> siècle, dans les établissements indigènes de la Provence occidentale (même proches de Marseille, comme Saint-Pierre-lès-Martigues et Saint-Blaise), de la basse vallée du Rhône et du Languedoc oriental qu'à Marseille.<sup>7</sup> Leur exportation persiste plus vers ces sites indigènes que vers Marseille (comme si Marseille eût peiné à prendre le relais des fournitures étrusques, ou comme si les fournisseurs étrusques se fussent maintenus davantage dans cette sorte de zone neutre), et au V<sup>e</sup> s. on retrouve le même ordre de différence, observé déjà pour le VI<sup>e</sup> siècle, entre les sites indigènes d'une part et d'autre part Marseille et Arles,<sup>8</sup> ce qui, d'ailleurs, confirme Arles comme une sorte de relais commercial de Marseille, ainsi que l'a signalé Patrice Arcelin. On notera toutefois que sur ce site où la proportion de la population indigène est nettement plus grande qu'à Marseille,<sup>9</sup> les amphores étrusques représentent encore vers 500 presque 20% des conteneurs, c'est-à-dire bien plus qu'à Marseille, où à la même époque elles représentent 12% des amphores.<sup>10</sup> A Béziers aussi – un site dont l'origine et le statut ne sont pas

<sup>1</sup> G. VALLET, *Rhégion et Zancle* (cité p. 24, note 8), pp. 186-187.

<sup>2</sup> STRABON IV, 1, 5.

<sup>3</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 34.

<sup>4</sup> L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Épave Pointe Lequin 1A (Porquerolles)*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 54.

<sup>5</sup> TITE-LIVE II, 34, 5 (pour d'autres références sur les fournitures de blé à Rome par les Étrusques, voir la contribution de G. Camporeale dans ces mêmes Actes). Selon J. Martínez-Pinna, les grandes cités céréalières de l'Étrurie étaient Volsinii et Veii (*Aristocracia y comercio en la Etruria arcaica*, dans J. REMESAL, O. MUSSO (coord.), *La presencia de material etrusco en la Península Ibérica*, Barcelone, 1991, p. 42), donc des cités non maritimes: ce qui poserait le problème d'un transport par le Tibre (attesté du reste par le texte précité de Tite-Live: «ex Tuscis frumentum Tiberi venit»), et donc probablement, si tel était le cas, d'un accord de Rome.

<sup>6</sup> J.-C. SOURISSEAU, *Les importations étrusques à Marseille. De Gaston Vasseur aux grandes interventions d'archéologie préventive: une découverte progressive, des problématiques renouvelées*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 94.

<sup>7</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, pp. 219-221.

<sup>8</sup> IDEM, *ibidem* (pp. 220-221), et 282.

<sup>9</sup> P. ARCELIN, *Arles*, dans *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*, Marseille, 1990, p. 198.

<sup>10</sup> Pour Arles, chiffre indiqué par P. Arcelin dans sa communication sur *Arles et les rythmes du commerce phocéén* lors du colloque *Les Phocéens et leur commerce vis de Lyon et d'ailleurs*, organisé par Yves Roman (Lyon, 25 janvier 1996). Pour Marseille, voir SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 214.



encore parfaitement clairs, mais qui manifestement se distingue des colonies phocéennes sûres - les amphores étrusques représentent encore 20% des conteneurs dans la deuxième moitié du v<sup>e</sup> siècle, une époque où elles sont pratiquement absentes à Marseille.<sup>1</sup> Ces différences ne plaident guère en faveur d'une redistribution intense et exclusive par Marseille de vin étrusque en direction du monde indigène.<sup>2</sup> Par exemple, dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne le vin, les sites indigènes sont fournis surtout par la zone de Caere-Pyrgi, Marseille surtout par une région étrusque non encore déterminée.<sup>3</sup> Il est vraisemblable que des commerçants étrusques gardaient la main sur la distribution directe dans les sites indigènes d'une partie au moins, apparemment substantielle, des vins d'Étrurie, et que cela n'a pas cessé même après la première moitié du v<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup>

Le problème - qui se pose un peu partout autour de la Méditerranée - d'une prédilection, dans les établissements indigènes, pour les importations d'objets métalliques revêt une nouvelle actualité du fait qu'on sait depuis peu que le bateau du Grand-Ribaud F transportait des objets métalliques étrusques, bassins et disques à rebord perlé en bronze,<sup>5</sup> ce qui peut faire penser à un commerce visant une clientèle indigène, au moins en grande partie.<sup>6</sup> Il est bien connu en effet qu'en Gaule, on trouve plus d'objets étrusques en métal (ou en tout cas une bien plus grande proportion d'objets étrusques métalliques par rapport aux objets céramiques) sur les sites indigènes - à l'exception, souvent, des sites proches du littoral - que sur les sites grecs. C'est un phénomène qu'on constate aussi en Sicile.<sup>7</sup> Il est indéniable d'une façon générale que les barbares étaient plus portés que les Grecs vers les objets en métal. Certes, Sourisseau avance une autre explication pour l'absence ou la grande rareté à Marseille de ces bassins et disques étrusques, et plus généralement d'objets en bronze: à savoir que les nécropoles archaïques de Marseille n'ont pas été fouillées.<sup>8</sup> Il est de fait qu'à Bourges, les céramiques fines et les amphores grecques sont dans l'habitat, et les bronzes étrusques et italiques dans les tombes.<sup>9</sup> Mais il resterait à savoir si l'on peut comparer, quant aux mœurs, Bourges et Marseille, et si l'on doit s'attendre à trouver force objets métalliques étrusques dans des tombes phocéennes.

Enfin, les termes de l'échange, c'est aussi l'offre et la demande. Je suis persuadé que les clients choisissaient plus ou moins librement parmi les offres possibles, que leur choix et leurs goûts influaient sur leurs 'achats', qu'en Gaule en particulier régnait une demande universelle de vin, aussi bien de la part des Grecs que de la part des indigènes, et que la «soif celtique» de Michael Dietler<sup>10</sup> allait de pair avec la *philoimia* gauloise de Diodore de Sicile (v, 26, 3). Je reste frappé à

<sup>1</sup> D. UGOLINI, *Agde, Bessan-La Monédière et Béziers, aspects du commerce grec en Languedoc entre le v<sup>e</sup> et le iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, à paraître dans les Actes du colloque *Les Phocéens et leur commerce vis de Lyon...* (cité p. 30, note 10), «Bulletin du CTHS, Section Histoire et archéologie des civilisations antiques». Pour Marseille, voir L.-F. GANTÈS, *L'apport des fouilles récentes...* (cité p. 23, note 4), p. 173.

<sup>2</sup> Cette redistribution, si redistribution il y eut, a concerné des vins étrusques comme ceux que contenaient les amphores du groupe 3 de Sourisseau, d'origine encore indéterminée, qui dans les sites indigènes restaient minoritaires par rapport aux vins de Caere (cf. SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 285).

<sup>3</sup> IDEM, *ibidem*, p. 234.

<sup>4</sup> En revanche Sourisseau limite pour l'essentiel cette distribution directe par les Étrusques à la première moitié du v<sup>e</sup> s. (*Recherches...*, pp. 286-288).

<sup>5</sup> L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Épave Grand Ribaud F (Giens)*, dans *Les Étrusques en mer*, pp. 55-62.

<sup>6</sup> Il est du reste significatif, dans cette perspective, qu'Antoinette Hesnard observe une similitude entre les cargaisons des épaves des côtes provençales et le matériel découvert dans le port de Marseille, «sauf pour l'épave Grand Ribaud F» (*Marseille. Contexte portuaire*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 87).

<sup>7</sup> J.-P. MOREL, dans *Atti del V Congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica* (cité p. 24, note 10), p. 149. Voir aussi la carte de répartition des objets étrusques céramiques et métalliques en Sicile dressée par A. RALLO, *Considerazioni su una rotta tra Etruria, Sicilia e Cartagine*, dans *Etrusca et Italica. Scritti in ricordo di Massimo Pallottino*, Pise-Rome, 1997, p. 543, fig. 1.

<sup>8</sup> J.-C. SOURISSEAU, *Catalogue des objets étrusques à Marseille*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 97.

<sup>9</sup> GRAN-AYMERICH, ALMAGRO-GORBEA, *Bourges*, pp. 313-339 (et notamment p. 324); J. GRAN-AYMERICH, M. ALMAGRO-GORBEA, J. TROADEC, *L'état des recherches à Bourges-Avaricum: le site de hauteur, les tombes aristocratiques et les importations méditerranéennes à l'Âge du Fer*, dans J. PAVŮK (éd.), *Actes du XI<sup>e</sup> Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, Bratislava 1991, Bratislava, 1993, pp. 215-227.

<sup>10</sup> M. DIETLER, *Exchange, consumption and colonial interaction in the Rhône Basin of France: a study of early Iron Age political economy*, thèse d'anthropologie, University of California à Berkeley, 1990, dactylographiée; IDEM, *Driven by*

cet égard par le contraste, pour prendre deux extrêmes, entre la Gaule où les vases à boire représentent presque cent pour cent de la céramique étrusque, et Carthage où ils n'en représentent qu'un tiers, tandis que le reste est dévolu essentiellement aux vases à parfum,<sup>1</sup> et je persiste à y voir le fait des clients et non des fournisseurs.<sup>2</sup> En outre le vin comporte un second facteur de goût qui peut se greffer sur le simple goût du vin en général, c'est-à-dire la préférence pour tel ou tel vin, par prédilection réelle, par habitude ou par opportunité commerciale: ce facteur peut évidemment contribuer à expliquer que telle cité grecque importât des vins de diverses origines, comme Marseille, et à expliquer aussi, tout autant que le dynamisme ou les réseaux des divers fournisseurs, les disparités locales dans le faciès des amphores étrusques que l'on constate en Gaule méridionale.

### LES VECTEURS DU TRAFIC

Un autre problème traditionnel et difficile, que je n'en considère pas moins comme légitime et important, concerne les vecteurs des trafics, les intermédiaires du commerce: les objets étrusques (et, pour partie, les objets grecs) trouvés sur divers sites de Gaule ont-ils été véhiculés par des Étrusques, ou par des Grecs (évidemment des Phocéens pour l'essentiel), voire, dans un rôle de redistribution, par des indigènes, auxquels il faut toujours penser en pareil cas comme à des intervenants possibles?<sup>3</sup> Vieille question, non pas 'vaine' comme on le dit parfois, mais sur laquelle il est difficile de voir clair en l'état actuel des choses et sur laquelle pour ma part j'aurais tendance à suspendre mon jugement. Pour le transport depuis le littoral étrusque jusqu'au littoral gaulois, les probabilités sont aussi bien en faveur d'un commerce proprement étrusque (surtout quand on observe une nette disproportion numérique en faveur des marchandises étrusques, comme c'est évident dans certains cas, notamment autour de 600)<sup>4</sup> que d'un commerce où les Grecs auraient assumé l'essentiel des transports, ou enfin que d'une coexistence des deux types de trafics, ou surtout d'un passage de l'un à l'autre. Voyons au moins rapidement ce que disent les épaves, objets en ce moment même au Musée d'Histoire de Marseille d'une exposition significativement intitulée non pas «Les épaves étrusques», mais, judicieusement, *Les Étrusques en mer*. On constate en effet que sur onze épaves prises en compte, bien peu peuvent être considérées comme 'étrusques' (ce qui ne signifie pas nécessairement des navires construits en Étrurie, ou 'armés' par des Étrusques, cette restriction pouvant impliquer, du reste, qu'on accepte son symétrique dans le cas d'épaves considérées comme 'grecques').<sup>5</sup> Les disproportions sont extrêmes entre les pourcentages d'objets étrusques que chacune transportait, et qui vont *grosso modo* de 95% à 0,1%<sup>6</sup> (il s'agit parfois d'une seule amphore étrusque, attribuée en ce cas au matériel de bord ou au résidu

*Drink: the Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France*, «Journal of Anthropological Archaeology», 9, 1990, pp. 352-406; IDEM, *Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au premier Âge du fer*, dans *Marseille grecque et la Gaule*, (cité p. 23, note 4), pp. 401-410 (qui renvoie pour l'expression de «soif celtique» à J. M. DE NAVARRO, *Massalia and early Celtic culture*, «Antiquity», 2, 1928, p. 435).

<sup>1</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 483-488.

<sup>2</sup> Je comprends mal à cet égard l'objection de M. GRAS: «il me semble y avoir là le signe d'un rapport économique différent» (*Aspects de l'économie maritime étrusque* [cité p. 23, note 1], p. 153, n. 28).

<sup>3</sup> Voir déjà M. PY, *Les oppida de Vaunage (Gard), fouilles 1958-1968*, thèse de troisième cycle dactylographiée, Montpellier, 1972, pp. 560-561.

<sup>4</sup> Je cite quelques chiffres à cet égard dans *Le commerce étrusque*, pp. 476-477.

<sup>5</sup> Tout en appréciant la discussion nuancée de M. Gras sur le problème - pour le dire sommairement - de la nationalité des navires (*Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne* (cité p. 25, note 6), pp. 230-231), je ne partage pas son opinion selon laquelle «si on se demande qui a fait quoi, qui a transporté quoi, et à elle seule, cette interrogation est éminemment discutable sur le plan méthodologique». La réponse peut être discutable si elle ne s'accompagne pas des précautions nécessaires. La question s'impose si l'on veut dépasser les trouvailles pour aller vers des hypothèses historiques.

<sup>6</sup> Comme l'épave Pointe Lequin 1A, à Porquerolles (530-510), où l'on a recueilli une seule amphore étrusque contre 66 amphores grecques et plus de 2000 céramiques grecques (L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Epave Pointe Lequin 1A* (cité p. 30, note 4), pp. 50-54; et l'épave Sausset 1, près du cap Couronne (vers 450-410?), où une anse d'amphore étrusque voisinait avec peut-être une centaine d'amphores massaliètes (IDEM, *Epave Sausset 1 (presqu'île de l'Aragone)*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 66.

de quelque cargaison précédente).<sup>1</sup> Des épaves 'mixtes' ou 'composites', Bon Porté 1, Dattier, Pointe Lequin 1B, suggèrent une activité probablement massaliète de redistribution de produits divers.<sup>2</sup> Enfin trois épaves peuvent être considérées comme fondamentalement étrusques avec quelque certitude,<sup>3</sup> celle de La Love à Antibes (vers 560/550), fouillée voici près d'un demi-siècle dans des conditions peu idéales,<sup>4</sup> l'épave Ecueil de Miet 3, près de Marseille, du VI<sup>e</sup> s. (première moitié?),<sup>5</sup> et surtout la désormais fameuse épave du Grand Ribaud F, près de Porquerolles, datable entre 515 et 470.<sup>6</sup> Cette épave est loin d'avoir dit son dernier mot, puisqu'elle a été repérée en 1999, que sa première expertise par Luc Long et son équipe (qui n'était pas encore une véritable fouille) ne remonte qu'à l'année 2000,<sup>7</sup> et qu'une toute récente campagne vient encore d'avoir lieu pendant l'été 2002. Ce navire d'un tonnage exceptionnel pour son époque transportait une cargaison où la prédominance des objets étrusques est écrasante - amphores Py 4, toutes poissées (L. Long pense à un «minimum de 800 à 1000» de ces conteneurs), céramique commune, objets métalliques (bassins, disques à bord perlé d'un modèle fréquent à La Liquière)<sup>8</sup> - face à quelques objets seulement de production grecque.<sup>9</sup> En définitive, si une cargaison peut sembler étrusque, c'est bien celle-là.

Mais les choses ne sont apparemment pas si simples. Patrice Pomey estime en effet que le navire, par ses similitudes avec l'épave phocéenne Jules-Verne 7 de Marseille, «se rattache à la famille des bateaux archaïques de tradition grecque assemblés par ligatures».<sup>10</sup> Que penser dans ces conditions? Est-ce un cas flagrant de marchandises étrusques exportées par un armateur grec, ou en tout cas sur un bateau grec? Je me demande si l'on ne peut pas nuancer, quitte à se faire l'avocat du diable, ce qui ne serait pas incompatible avec la prudence de Pomey.<sup>11</sup> J'admets bien volontiers avec ce dernier que les bateaux cousus trouvés à Marseille sont phocéens. Mais sommes-nous sûrs que les Étrusques ne faisaient pas, eux aussi, des bateaux cousus?<sup>12</sup> Ou ne pouvaient-ils pas recruter un architecte naval grec pour travailler sur un de leurs chantiers? Ou encore n'ont-ils pas pu acheter, pour ne pas dire capturer, un bateau grec? Un bateau, cela s'achetait, comme c'est l'évidence et comme le démontre, pour une époque proche de celle du Grand Ribaud F, le plomb de Pech Maho.<sup>13</sup> Voilà donc les questions que je me pose.<sup>14</sup>

<sup>1</sup> Ces attributions 'commodes' laissent subsister des problèmes d'interprétation, comme l'observe justement L. LONG, *Recensement des amphores et des objets étrusques isolés du littoral méditerranéen français*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 80, au terme d'un inventaire dont il faut souligner l'intérêt, et qui notamment complète la liste des formes d'amphores étrusques représentées sur le littoral français.

<sup>2</sup> L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, dans *Les Étrusques en mer*, p. 47, 49, 64.

<sup>3</sup> Outre quelques attributions moins certaines à des navires ou à des cargaisons étrusques: cf. IDEM, *Épave (?) de Cassidaigne (baie de Cassis)*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 37 (VI<sup>e</sup> s.).

<sup>4</sup> Voir en dernier lieu IDEM, *Épave de La Love (Cap d'Antibes)*, dans *Les Étrusques en mer*, pp. 25-31.

<sup>5</sup> A. HESNARD, *Épave Ecueil de Miet 3 (archipel de Marseilleveyre, baie de Marseille)*, dans *Les Étrusques en mer*, pp. 32-36.

<sup>6</sup> L. LONG, L.-F. GANTÈS, P. DRAP, *Premiers résultats...* (cité p. 25, note 1), pp. 5-40; L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Épave Grand Ribaud F* (cité p. 31, note 5), pp. 55-62. Je me réfère aussi à un séminaire de L. Long, P. Drap, L.-F. Gantès et M. Rival sur cette épave tenu à l'Université de Provence (Centre Camille Jullian) le 19 décembre 2001.

<sup>7</sup> L. LONG, H. G. DELAUZE, *L'épave étrusque Grand Ribaud F...* (cité p. 29, note 3), pp. 13-14.

<sup>8</sup> Cf. M. PY, *La Liquière* (cité p. 26, note 5), *passim*, notamment p. 63, 77, 123, 192 et 195.

<sup>9</sup> L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Épave Grand Ribaud F...* (cité p. 31, note 5), pp. 55-62.

<sup>10</sup> P. POMEY, M. RIVAL, *Épave Grand Ribaud F*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 118, non sans quelque ambiguïté dans la formulation, puisqu'en fin de compte la description des vestiges recueillis de l'épave Grand Ribaud F ne fait état que de tenons et mortaises, et non de ligatures.

<sup>11</sup> Voir notamment P. POMEY, *Navires étrusques, navires mystérieux?*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 112; P. POMEY, M. RIVAL, *Épave Grand Ribaud F*, *ibidem*, p. 119.

<sup>12</sup> L'épave de Bon Porté, qui «a toutes chances d'être étrusque» selon M. GRAS, *Aspects de l'économie...* (cité p. 23, note 1), p. 155, est un bateau cousu d'après L. Basch et P. Pomey que cite cet auteur. Mais l'étrusquité de ce navire est maintenant fortement remise en question: cf. L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, *Épave de Bon Porté 1 (Ramatuëlle)*, dans *Les Étrusques en mer*, pp. 43-47, tandis que P. Pomey estime maintenant «fort probable» l'origine marseillaise de l'embarcation (*Épave de Bon Porté 1*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 116).

<sup>13</sup> Voir *infra*, pp. 41-42.

<sup>14</sup> A. J. Parker, dans son compte rendu du volume *Les Étrusques en mer* (dans «The International Journal of Nautical Archaeology», 52, 2, 2003, p. 264), approuve nos hypothèses à cet égard (cf. *Les Étrusques en mer*, p. 126), et semble étonné qu'on ne considère comme étrusque aucun des navires coulés sur les côtes de la Gaule, quelle que fût sa cargaison.

S'il se confirmait, au gré des fouilles à venir, qu'au Grand Ribaud F il s'agit d'un bateau grec, et surtout d'un bateau armé par des Grecs, il faudrait en prendre acte tranquillement. Mais il n'y a évidemment en soi aucune raison pour que les Étrusques n'aient pas aussi, dans un certain nombre de cas, commercé par mer en direction de la Gaule, avec leurs propres bateaux. Et cela d'autant plus que je reste sceptique (à part évidemment ce qui se rapporte explicitement à la bataille «d'Alalia», laquelle d'ailleurs ne me semble pas avoir concerné directement Marseille)<sup>1</sup> devant une proposition visant à «recoudre» ensemble, pour les rapporter à la bataille d'Alalia (et donc pour impliquer les Étrusques, ce qui aurait pu avoir une incidence, au moins temporairement, sur leurs trafics vers la Gaule), une série de textes qui en réalité ne mentionnent que les Grecs et les Carthaginois:<sup>2</sup> il faut en tout cas souligner que c'est après 550/540, et donc après la bataille d'Alalia et le sacrifice par les Caeritains des prisonniers phocéens de Corse, que Caere devient le principal fournisseur de vin étrusque des Phocéens de Marseille.<sup>3</sup>

Il est difficile d'aller maintenant plus loin dans l'éternel problème de la 'nationalité' des navires: ne voit-on pas d'ailleurs que pour l'épave d'El Sec, à Majorque, scrutée pourtant de toutes les façons possibles, et pour laquelle on dispose de nombreux éléments, on n'arrive pas à s'entendre sur ce point?<sup>4</sup> Toutefois, il faut garder à l'esprit, parmi tant de données et de possibilités qui se bousculent quelque peu, ce problème considéré lui aussi (un peu facilement) comme artificiel et vain, mais qui n'en est pas moins intéressant et qu'on ne peut manquer de poser, car chaque navire avait inévitablement, sinon un port d'attache, du moins un ou plusieurs propriétaire(s).

#### APRÈS LE V<sup>E</sup> SIÈCLE

Notre colloque embrasse aussi le IV<sup>e</sup> siècle. Pour la diffusion de produits étrusques en Gaule lors de cette période basse, des données existent, mais sans aucune commune mesure avec celles qui concernent l'époque archaïque. Il faut évidemment renvoyer d'abord sur ce point à l'enquête de Vincent Jolivet.<sup>5</sup> A Marseille, Frédérique Marchand a relevé dans le port antique quatre fragments étrusques à vernis noir ou surpeints s'échelonnant entre le IV<sup>e</sup> siècle et le début du III<sup>e</sup> siècle (Groupe de Sokra, Groupe des Fantômes)<sup>6</sup> - une époque où quelques amphores commerciales étrusques parviennent encore à cette ville.<sup>7</sup> Des plats de Genucilia caeritains du milieu ou de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle ont été trouvés à Gênes, à Olbia et à Ampurias<sup>8</sup> (c'est-à-dire

<sup>1</sup> Contra M. GRAS, *L'arrivée d'immigrés à Marseille au milieu du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, dans P. ARCELIN, M. BATS, D. GARCIA, G. MARCHAND, M. SCHWALLER (éd.), *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris-Lattes, 1995 («Études Massaliètes», 4), pp. 364-365.

<sup>2</sup> Voir en dernier lieu sur ce problème M. GRAS, *La battaglia del Mare Sardonio*, dans P. BERNARDINI, P. G. SPANU, R. ZUCCA (éd.), Μόχη. *La battaglia del mare Sardonio. Studi e ricerche*, Cagliari-Oristano, 2000, p. 38; et mes objections, *Les Phocéens et la mer Tyrrhénienne au VI<sup>e</sup> siècle*, *ibidem*, pp. 24-25. Des six textes traités par Gras et faisant allusion à des batailles menées par des Phocéens, seul celui de Strabon VI, 1, 1 peut être rapporté de toute évidence à la bataille d'Alalia, mais il n'implique nullement que Marseille ait pris part à cette bataille. Les cinq autres ne mentionnent aucunement les Étrusques, mais seulement les Carthaginois, ce qui serait pour le moins curieux dans le contexte de la bataille d'Alalia.

<sup>3</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 235. Voir aussi IDEM, *Les productions importées à Marseille. Les amphores étrusques*, dans A. HESNARD, M. MOLINER, F. CONCHE, M. BOUIRON, *Parcours de villes. Marseille: 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire*, Aix-en-Provence, 1999, p. 31.

<sup>4</sup> Voir la longue discussion concernant cette épave dans P. ROUILLARD, M.-C. VILLANUEVA-PUIG (éd.), *Grecs et Ibères au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Commerce et iconographie*, Actes de la Table ronde, Bordeaux 1986, Bordeaux, 1989, («REA», LXXXIX, 3-4, 1987), pp. 141-146. Voir aussi, sur un problème analogue, H. BLANCK, *Der Schiffsfund von der Secca di Capistello bei Lipari*, «RM», 85, 1978, pp. 91-111.

<sup>5</sup> V. JOLIVET, *Exportations étrusques tardives (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.) en Méditerranée occidentale*, «MEFRA», 92, 2, 1980, pp. 681-724.

<sup>6</sup> MARCHAND, *La céramique étrusque*, p. 94.

<sup>7</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 214.

<sup>8</sup> Cf. F. W. VON HASE, *Ein etruskischer Säulencippus aus Karthago*, dans F. BLAKOLMER et alii (éd.), *Fremde Zeiten. Festschrift für Jürgen Borchhardt zum sechzigsten Geburtstag*, Vienne, 1996, carte fig. 3, p. 190. Pour Olbia, cf. M. BATS, *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.)*, *Modèles culturels et catégories céramiques*, Paris, 1988 («Revue Archéologique de Narbonnaise», suppl. 18), p. 95. Il faut ajouter un plat de Genucilia à décor de croix trouvé dans les fouilles du port antique de Marseille et que F. Marchand compare à un exemplaire de Tarquinia (*La céramique étrusque*, p. 95).

exactement dans la zone concernée par notre colloque). Signalons enfin un cas longtemps considéré comme simple mais qui se complique en mettant en cause les Étrusques: celui des vases du groupe des Petites estampilles. On ne peut plus, semble-t-il, les attribuer *sic et simpliciter* à Rome ou à la rigueur à l'Étrurie méridionale. Maurice Picon constate qu'une grande partie des vases des Petites estampilles que nous avons trouvés à Carthage-Byrsa sont, d'après ses analyses, de fabrication étrusque, et plus précisément de l'Étrurie du Nord; et il estime qu'il pourrait en être de même en Gaule.<sup>1</sup>

### ÉTRUSQUES ET PHÉNICO-PUNIQUES

Il convient d'évoquer aussi, à propos du commerce étrusque en Occident, ses rapports avec le monde ou le commerce phénico-puniques. Trois remarques à cet égard. 1) En Gaule, ce que l'on a longtemps pu prendre pour une coexistence, d'après les amphores, des commerces étrusque, grec et phénico-punique,<sup>2</sup> se rapporte en fait presque uniquement, pour ce dernier courant, à des amphores ibériques inspirées de modèles phénico-puniques.<sup>3</sup> 2) Au Sud d'Ampurias, dans l'Espagne «punicisante», Ibiza comprise, il y a certes des objets étrusques, plus que je ne l'avais cru jadis au vu des publications disponibles en 1979, mais néanmoins sans aucune commune mesure, pour les quantités, avec ce que l'on constate en Gaule. J. Gran-Aymerich insiste sur une relative abondance des pièces étrusques à Málaga et dans sa région, la seule zone, au Sud d'Ampurias, où elles soient «quantitativement significatives». Il n'en reste pas moins que leur nombre reste incomparablement plus faible que sur maints sites de la Gaule méditerranéenne. En revanche elles témoignent d'une plus grande diversité des échanges (olpés de bronze, os ou ivoires sculptés etc.):<sup>4</sup> une diversité qui rappelle ce que l'on observe à Carthage.<sup>5</sup> On a affaire essentiellement, en Espagne, à une clientèle phénico-punique, ou punicisée, qui a ses choix propres (il faut toutefois observer que des découvertes récentes en Languedoc occidental diversifient aussi, désormais, la liste des apports étrusques dans la Gaule littorale, qui comporte aussi des objets métalliques autres que les relativement banals disques ou bassins de bronze à bord perlé).<sup>6</sup> 3) Entre ces deux zones, à Ampurias, les récentes découvertes de l'îlot de Sant Martí confirment que ce site fut, dès la période pré-hellénique, le point de convergence de trafics venus de l'Est (étrusques et grecs) et du Sud (phénico-puniques).<sup>7</sup>

### L'IMPLICATION DES DIVERSES CITÉS ÉTRUSQUES

Tournons-nous vers l'Étrurie, vers les cités étrusques concernées par les échanges avec la Gaule, en laissant toutefois de côté une question certes essentielle, celle des implications de ces trafics pour l'économie de ces villes quant aux causes et aux effets.<sup>8</sup> Il arrive que l'histoire étrusque inspire une

<sup>1</sup> Sur 9 échantillons de vases à petites estampilles de Byrsa analysés par Maurice Picon, seuls 3 peuvent être rattachés à la région de Rome, les 6 autres lui paraissent provenir selon toute vraisemblance de l'Étrurie septentrionale: une situation analogue à celle qu'il a observée à Lattes (*in litteris*, 4/9/1995). Je remercie vivement Maurice Picon de ses analyses et de ce renseignement.

<sup>2</sup> Cf. J.-P. MOREL, *L'expansion phocéenne en Occident: dix années de recherches (1966-1975)*, «BCH», XCIX, 2, 1975, p. 872.

<sup>3</sup> E. GAILLEDRAI, *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. avant J.-C.)*, Lattes, 1997 («Monographies d'archéologie méditerranéenne», 1), pp. 277-295; SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 207; IDEM, *Les amphores ibériques et phénico-puniques en Provence et dans la basse vallée du Rhône (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*, «Documents d'Archéologie Méridionale», 27, 2004, pp. 319-346.

<sup>4</sup> Sur tout cela, voir *La presencia de material etrusco en la Península Ibérica* (cité p. 30, note 5), *passim*, et notamment les contributions de C. GÓMEZ BELLARD; de J. CASADEVALL *et alii*, de R. CORZO SÁNCHEZ et de J. FERNÁNDEZ JURADO, ainsi que la synthèse de J. GRAN-AYMERICH, *La presencia etrusca en la Península Ibérica: origen y desarrollo de un tema controvertido; nuevas perspectivas a partir de los hallazgos recientes*, pp. 625-632. Au Cerro del Villar, qui en 1991 avait donné «l'ensemble de céramiques étrusques le plus important de tout le Sud de la Péninsule», on ne comptait alors que 23 pièces de bucchero (J. CASADEVALL *et alii*, *El bucchero etrusco del Cerro del Villar (Guadalhorce, Málaga)*, *ibidem*, p. 383).

<sup>5</sup> MOREL, *Le commerce étrusque*, p. 488.

<sup>6</sup> D. UGOLINI, C. OLIVE, *La place des importations étrusques...* (cité p. 25, note 5), p. 41.

<sup>7</sup> Voir *supra*, p. 28.

<sup>8</sup> Voir par exemple MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 501-507; CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, pp. 42-43 et 72-76.

sorte de regret de l'histoire grecque, d'une histoire non pas seulement globale, mais par cités, où nous pouvons voir des villes se différencier nettement les unes des autres par leur politique, leur action militaire ou leur civilisation, mais aussi par leur économie. Par contraste on peut éprouver l'impression que l'on parle de l'Étrurie, des Étrusques, comme d'une entité indifférenciée. Michel Gras s'est fait à plusieurs reprises l'interprète de ce regret (sans se dissimuler pour autant, du reste, notre méconnaissance malgré tout fréquente de la façon dont le commerce grec s'articulait entre cités diverses),<sup>1</sup> remarquant que «globaliser l'Étrurie est une grande limite de la recherche actuelle».<sup>2</sup>

Cette vision me paraît pessimiste. Mauro Cristofani, pour ne citer que lui, a bien montré les riches possibilités d'une histoire économique étrusque attribuant à chaque cité le rôle qui lui revient.<sup>3</sup> Pour ma part, je suis plutôt frappé par le fait que notre approche de l'économie étrusque évite souvent, et de plus en plus, ce simplisme ou plutôt cette simplification. La Gaule n'est pas pour rien dans cette vision plus précise: les tessons y éclairent l'histoire, permettant aux experts d'identifier des courants commerciaux.

Deux noms émergent généralement parmi les cités étrusques s'intéressant à la Gaule: Caere et Vulci. Pour sa part, Cristofani semble avoir pensé surtout à Vulci.<sup>4</sup> Mais depuis quelques années s'opère un rééquilibrage entre les deux villes, et les spécialistes savent maintenant assez bien distinguer leurs amphores commerciales, malgré les incertitudes qui, certes, subsistent.<sup>5</sup> Et malgré de nouvelles complexités qui apparaissent: ainsi les amphores Py 3A/3B, réputées caeritaines, ont aussi été produites au Nord-Ouest de Vulci, dans l'arrière-pays d'Orbetello et de Talamone, c'est-à-dire dans une région située à l'opposé de Caere à l'intérieur de l'Étrurie méridionale.<sup>6</sup> Comme si souvent, des caractérisations plus fines suscitent à leur tour de nouvelles questions.

À côté de Cerveteri et de Vulci, il est une cité qui m'intrigue: c'est Tarquinia, qui apparaît comme transparente. On estime qu'elle était dépourvue d'un territoire agricole important,<sup>7</sup> et on la classe même dans les «zone produttivamente più 'deboli'».<sup>8</sup> Son bucchero est mal connu, peu innovateur, et ne semble pas avoir été particulièrement diffusé outre-mer, nous dit Gran-Aymerich.<sup>9</sup> On ne lui reconnaît pas d'amphores propres, nous dit Sourisseau.<sup>10</sup> On lui attribue tout au plus de rares vases étrusco-corinthiens diffusés hors d'Étrurie,<sup>11</sup> comme ceux du «Pittore senza graffito»,<sup>12</sup> qu'on croyait jusqu'alors n'avoir été exportés qu'à Carthage, où on en connaît trois exemplaires,<sup>13</sup> mais dont un exemplaire est venu au jour à Marseille.<sup>14</sup> Pour une autre époque,

<sup>1</sup> M. GRAS, *Aspects de l'économie...* (cité p. 23, note 1), p. 158; IDEM, *Les échanges et la société de l'Étrurie archaïque*, dans *Secondo Congresso internazionale etrusco*, Atti, Firenze 1985, Rome, 1989 («StEtr», suppl.), vol. II, p. 760; IDEM, *Les épaves étrusques...* (cité p. 25, note 2), p. 17.

<sup>2</sup> IDEM, *ibidem*.

<sup>3</sup> Voir notamment M. CRISTOFANI, *Economia e società*, dans *Rasenna. Storia e civiltà degli Etruschi*, Milan, 1986, pp. 77-156.

<sup>5</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, pp. 45-48 et 59.

<sup>6</sup> P. PERKINS, L. WALKER, *Survey of an Etruscan city at Doganella, in the Albegna Valley*, «PBSR», LVIII, 1990, pp. 41-44 et 71-73.

<sup>7</sup> M. GRAS, *Les échanges et la société de l'Étrurie archaïque* (cité *supra*, note 1), pp. 764-766.

<sup>8</sup> M. CRISTOFANI, *Economia e società* (cité *supra*, note 3), p. 127.

<sup>9</sup> J. GRAN-AYMERICH, *L'Étrurie entre Orient et Occident* (cité p. 24, note 2), II, pp. 587-590.

<sup>10</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 59.

<sup>11</sup> Ils représentent par exemple 3% des fragments étrusques des fouilles du port grec de Marseille (Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon), cf. MARCHAND, *La céramique étrusque*, p. 90.

<sup>12</sup> J. G. SZILÁGYI (*Le fabbriche di ceramica etrusco-corinzia a Tarquinia*, «StEtr», XL, 1972, pp. 19-73) attribue à Tarquinia la production de ce peintre, précédemment attribuée à Vulci par G. COLONNA (*Il ciclo etrusco-corinzio dei Rosoni. Contributo alla conoscenza della ceramica e del commercio vulcente*, «StEtr», XXIX, 1961, pp. 83-85); voir aussi J. G. SZILÁGYI, *Ceramica etrusco-corinzia figurata*, Parte II, 590/580-550 a.C., Florence, 1998, p. 448, n. 129; L.-F. GANTÈS, *La physionomie de la vaisselle tournée importée à Marseille au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, dans M.-C. VILLANUEVA PUIG, F. LISSARRAGUE, P. ROUILLARD, A. ROUVERET (éd.), *Céramique et peinture grecques. Modes d'emploi*, Actes du colloque international, Paris 1995, Paris, 1999, p. 371 et 380, fig. 4, n. 28. Les vases étrusco-corinthiens du Ciclo di Codros, présents en un assez grand nombre d'exemplaires à Marseille et à Saint-Blaise, sont pour leur part attribués à Vulci ou à ses environs par J. G. SZILÁGYI, *Ceramica etrusco-corinzia figurata...*, cité *supra*, pp. 519-545 et notamment p. 543.

<sup>13</sup> Cf. MOREL, *Le commerce étrusque*, pp. 467-468, n. 14, avec les références.

<sup>14</sup> L.-F. GANTÈS, *Les fouilles de l'îlot de la Cathédrale ou îlot 55*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 104, avec bibliographie. Ajouter peut-être, mais pour une tout autre époque, le plat de Genucilia précédemment mentionné trouvé dans les fouilles du port, qui a été comparé à un exemplaire de Tarquinia (MARCHAND, *La céramique étrusque*, p. 95).

on lui attribue peut-être, nous l'avons vu, quelques vases parvenus en Gaule au VII<sup>e</sup> siècle. Et pourtant Tarquinia, c'est aussi Gravisca, quelle que soit la façon dont on doit imaginer leurs rapports: un *emporion*, fondé à peu près en même temps que Marseille, assurément par des Ioniens, assez probablement par des Phocéens.<sup>1</sup> Cet *emporion* n'aurait-il pas manqué à son rôle – surtout dans l'hypothèse de sa fondation phocéenne – s'il n'avait pas contribué à l'approvisionnement de Marseille en vin étrusque lors de la période cruciale de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle? Qui plus est «la zone de Tarquinia-Gravisca», à mi-chemin de Caere et de Vulci – ou plus précisément, en l'occurrence, l'*emporion* de Gravisca –, a reçu «à parts à peu près égales» des amphores que l'on croit et de Caere, et de Vulci.<sup>2</sup> Le complexe Tarquinia-Gravisca (ou bien l'*emporion* de Gravisca seul, si on lui suppose une autonomie complète dans ces affaires) a très bien pu servir de relais à ces amphores en direction de la Gaule, en direction de Marseille.<sup>3</sup> Par ailleurs j'ai cru comprendre de certains propos récents de Maria Bonghi Jovino, qui pourra les confirmer ou les infirmer ici, que Tarquinia réservait encore des surprises, notamment en matière de territoire, et que la collaboration maintenant plus étroite entre les équipes de Tarquinia et de Gravisca allait apporter là aussi du nouveau. C'est donc, me semble-t-il, une question ouverte, qui concerne essentiellement, bien sûr, l'histoire de l'Étrurie et de l'Italie, mais qui concerne aussi la Gaule, si Gravisca, et par conséquent probablement les Phocéens, était impliquée. En d'autres termes, c'est le type même de ces problèmes qui peuvent et qui doivent être analysés de part et d'autre de la frontière franco-italienne, avec des optiques différentes peut-être, mais dans la même intention finale: mieux connaître non seulement le commerce étrusque outre-mer, mais la vie même des cités étrusques. Car les exportations étrusques en Gaule, quels que fussent leurs vecteurs, posent d'importants problèmes quant aux cités étrusques, et aux aspects politiques et sociaux de la mise en valeur de leurs territoires.<sup>4</sup> En ce qui les concerne, le «momento mercantile» a rejoint «quello fondiario»,<sup>5</sup> loin de contraster avec lui.

#### LA CELTIQUE INTERNE

Deux mots sur les rapports avec la Celtique interne, qui ne figure pas explicitement au programme de notre colloque, mais qui est par rapport aux régions littorales comme l'autre face d'une même médaille. C'est en effet une chose qui frappe certains observateurs que la capacité des Étrusques à étendre leur commerce, leur influence, leur domination, aussi bien par terre que par mer, *terra marique* comme les Romains, et plus, assurément, que les Grecs et les Phénico-Puniques.<sup>6</sup> On a même pu écrire: «tandis que les peuples marins sèment des comptoirs au long des côtes, d'autres peuples tournés vers la terre bâtissent des empires compacts et cohérents. [...] Le premier de ces empires charpentés est l'Empire étrusque»:<sup>7</sup> ce propos est certes très excessif quant à l'Étrurie en général (encore qu'on puisse noter avec Cristofani que Populonia est l'unique cité étrusque établie directement sur la mer),<sup>8</sup> et marginal quant à ses rapports avec la Gaule, mais la formule sur les «peuples tournés vers la terre» s'accorde bien avec le mode de diffusion des produits étrusques outre-Alpes. Cela reste une constante – malgré d'évidentes différences selon les cités et selon les

<sup>1</sup> M. TORELLI, *Per la definizione del commercio greco-orientale: il caso di Gravisca*, dans *I Focei dall'Anatolia all'Oceano*, («ParPass», CCIV-CCVII, mai-déc. 1982, pp. 161-504), Naples, pp. 322-325.

<sup>2</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 58.

<sup>3</sup> Même hypothèse (présentée à vrai dire comme une certitude) dans BATS, *Marseille archaïque*, p. 621 et 629, qui y voit, probablement à juste titre, un signe de l'avance de Tarquinia sur ses voisins Caere et Vulci dans la pratique de l'*emporion*.

<sup>4</sup> Voir par exemple les interventions de M. Cristofani et M. Gras dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Actes du Colloque, Cortone 1981, Pise-Rome, 1983, pp. 577-578; M. GRAS, *Les échanges et la société de l'Étrurie archaïque* (cité p. 36, note 1), pp. 761-763 et 768; P. PERKINS, L. WALKER, *Survey of an Etruscan city...* (cité p. 36, note 6), pp. 71-73; J. MARTÍNEZ-PINNA, *Aristocracia y comercio en la Etruria arcaica* (cité p. 30, note 5), pp. 35-59.

<sup>5</sup> J'emprunte ces expressions à Carmine Ampolo.

<sup>6</sup> J.-P. MOREL, *La céramique à vernis noir en Italie septentrionale*, dans D. VITALI (éd.), *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal v sec. a. C. alla romanizzazione*, Bologne, 1987, p. 128.

<sup>7</sup> R. SÉDILLOT, *Histoire des colonisations*, Paris, 1958, p. 67.

<sup>8</sup> CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 39 et 125, qui cite à ce propos STRABON, V, 2, 6 et PLINIE, III, 5.

époques – jusqu'à la diffusion en grande partie terrestre de la campanienne B étrusque ou de la céramique arétine à vernis noir ou à vernis rouge. La Celtique interne est concernée au premier chef par ce problème immense,<sup>1</sup> qu'il est impossible de ne pas évoquer rapidement ici, car pour le commerce étrusque du littoral méditerranéen, le commerce vers l'intérieur de la Gaule, et plus généralement de la Celtique, est soit une alternative, soit un contraire, soit un prolongement. Souvent prévaut l'idée de l'alternative ou du contraire par rapport au commerce étrusque du Sud: surtout VII<sup>e</sup> s. et fin VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. pour le commerce terrestre, surtout première moitié du VI<sup>e</sup> s. pour le littoral; surtout bronzes pour l'intérieur, surtout céramiques pour le littoral; voie des Alpes pour l'intérieur, «grand delta» du Rhône pour un «littoral» plus ou moins profond; étain de l'Atlantique et de la Manche pour l'intérieur, cuivre des Cévennes et de la Montagne Noire pour le littoral. Ce n'est pas tout à fait faux, loin de là, mais des découvertes souvent récentes laissent apparaître une réalité plus nuancée.

Première remarque. Ces découvertes concernent d'abord l'axe rhodanien, avec Arles, des sites de l'Ardèche et de la Drôme, Lyon, et Bragny-sur-Saône. A Arles, entre la fin du VI<sup>e</sup> s. et 450, la grande majorité des amphores vinaires non massaliètes sont étrusques,<sup>2</sup> ce qui n'est guère surprenant dans un établissement situé «dans la mouvance» de Marseille.<sup>3</sup> Plus au Nord, à propos de l'axe Rhône-Saône, on peut dire: «là où il y a du grec, en Gaule interne, il y a aussi de l'étrusque»;<sup>4</sup> et de l'étrusque qui peut consister non seulement en objets métalliques (comme on le savait pour les profondeurs de la Gaule), mais en céramique et surtout en amphores, ce qui, pour ces latitudes, est souvent une nouveauté. Les quantités sont infimes. A Saint-Etienne-de-Dions, dans l'Ardèche, un fragment de canthare en bucchero est accompagné de quelques fragments d'amphores étrusques – antérieurs, soulignent les chercheurs, aux premières arrivées d'amphores massaliètes dans cette région –, lesquels figurent aussi au Malpas et à la Brégoule à Soyons (Ardèche), avec du bucchero, et au Pègue (Drôme).<sup>5</sup> Sur un des sites de Lyon-Vaise, on relève 74% d'amphores massaliètes, 0,70% d'amphores étrusques, c'est-à-dire plus de cent fois moins<sup>6</sup> (en ce cas, nous n'hésitons pas à penser que les vecteurs étaient des Grecs, alors qu'on répugne souvent à penser à des vecteurs étrusques dans la Gaule du Sud lorsque nous constatons autour de 600 des proportions inversées entre produits étrusques et produits grecs: tant nos jugements sont facilement dissymétriques en la matière). A Bragny-sur-Saône (un peu au Nord de Chalon-sur-Saône), ont été recueillies trois lèvres d'amphores étrusques, outre quelques objets en céramique et en bronze de la culture de Golasecca, du V<sup>e</sup> siècle, qui suggèrent indubitablement un itinéraire à travers les Alpes, au moins pour ces derniers objets.<sup>7</sup> Si faibles que soient les quantités, cela sonne comme un signal d'alerte concernant un nouveau type de commerce vers l'intérieur de la Gaule, même si semble persister actuellement l'absence totale de céramique étrusque au Nord et au Nord-Ouest des Alpes au-delà de Bragny-sur-Saône,<sup>8</sup> contrairement, bien sûr, aux bronzes étrusques. Il y a

<sup>1</sup> Voir notamment *Etrusker nördlich von Etrurien, passim*, et en particulier W. KIMMIG, *Etruskischer und griechischer Import* (cité p. 26, note 4), pp. 281-328.

<sup>2</sup> SOURISSEAU, *Recherches...*, p. 273.

<sup>3</sup> P. ARCELIN, *Arles* (cité p. 30, note 9), p. 198.

<sup>4</sup> Indépendamment des quantités respectives, le grec l'emportant généralement. Remarque analogue de M. Gras à propos de la Sardaigne (*Trafics tyrrhéniens archaïques* [cité p. 27, note 6], p. 191).

<sup>5</sup> E. DURAND, *Les habitats groupés protohistoriques (VIII<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles av. n. è.) du département de l'Ardèche (Service régional de l'archéologie Rhône-Alpes, Programme de recherche H 10, Décembre 1994)*, pp. 23-24.

<sup>6</sup> C. BELLON, F. PERRIN, *Nouvelles découvertes de l'Âge du Fer à Lyon-Vaise (Rhône): le site de la rue du Docteur-Horand*, «RAE», 43, 1992, p. 279. Outre les trois fragments d'amphores étrusques de ce site (dont un col Py 4 et une anse probablement Py 3 ou 4), les auteurs signalent une anse étrusque trouvée à Gorge de Loup, un autre site de Lyon-Vaise.

<sup>7</sup> Informations orales de J.-L. Flouest lors du colloque *Les Phocéens et leur commerce vis de Lyon et d'ailleurs* (cité p. 30, note 10). Pour Stéphane Verger, les gobelets en céramique fabriqués dans le Tessin sont des indices «d'une présence effective [à Bragny] d'individus originaires d'Italie du Nord» (*De Vix à Weiskirchen. La transformation des rites funéraires aristocratiques en Gaule du Nord et de l'Est au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*, «MEFRA», 107, 1, 1995, p. 353).

<sup>8</sup> F. W. VON HASE, *Etrurien und das Gebiet nordwärts der Alpen in der ausgehenden Urnenfelder- und frühen Hallstattzeit*, dans *Secondo Congresso internazionale etrusco* (cité p. 36, note 1), vol. II, p. 1059. Toutefois W. KIMMIG, *Etruskischer und griechischer Import...* (cité p. 26, note 4), p. 322, signale un «possible fragment» de coupe en bucchero à Saxon-Sion, en Lorraine.



bien, aux périodes les plus diverses, du Hallstatt à l'époque hellénistique, une poussée générale (vers les sources de l'étain, probablement), par la Loire et ses affluents (qu'on pense au rôle possible de Bourges à cet égard),<sup>1</sup> par la Seine (Vix), par la Somme.<sup>2</sup> Pour la Seine, on relèvera aussi la découverte à Paris-Bercy d'une fibule *a navicella* italique à décor incisé ainsi que d'une barrelingot d'étain, dans un contexte du Hallstatt ancien.<sup>3</sup>

Deuxième remarque. Ici ou là, en Celtique interne, sont signalés des vases en céramiques locales imitant le bucchero étrusque ou influencés par lui, par exemple à Bragny-sur-Saône, à Bourges, à Saxon-Sion (Meurthe-et-Moselle), à La Heuneburg<sup>4</sup> (pour ne pas parler d'une trouvaille au Camp-de-Chassey qui correspond à un autre cas de figure):<sup>5</sup> un phénomène connu aussi, ce qui n'est pas surprenant, près du littoral méditerranéen, en Provence, Languedoc, Roussillon et Catalogne,<sup>6</sup> mais en ce second cas sous une forme parfois plus élaborée, comme l'étonnante oenochôé en céramique grise à décor plastique de Saint-Marcel près de Marseille.<sup>7</sup> L'étrusco-corinthien aussi a été imité.<sup>8</sup> Et Michel Py signale même une imitation d'amphore étrusque en pâte massaliète.<sup>9</sup>

Troisième remarque, à prendre avec précaution: on aurait trouvé des fragments de céramique étrusque sur l'île d'Ouessant, à la pointe de la Bretagne, sur le site de Mez-Notariou.<sup>10</sup> On aurait donc là, si cette identification se confirmait – mais la fouille, en tout cas, semble avoir été menée très sérieusement – les traces d'un commerce atlantique de l'étain, non phénico-punique, prolongeant sans doute, *via* le détroit de Gibraltar, le commerce méditerranéen étrusque ou grec. C'est un indice que peut-être viennent renforcer, ou qui vient confirmer, des monnaies grecques recueillies sur le littoral septentrional de la Bretagne.<sup>11</sup>

Il resterait à se demander quelles régions du littoral méditerranéen de la Gaule étaient en relation avec le lointain arrière-pays gaulois, et pouvaient le fournir en produits aussi bien étrusques que grecs (indépendamment de la route des Alpes, en ce qui concerne une partie des échanges avec l'Étrurie et peut-être la Grèce). Marseille, évidemment. Mais on doit penser aussi (et pas seulement pour les trafics avec les régions situées nettement à l'Ouest de l'axe Rhône-Saône) au

<sup>1</sup> Voir *supra*, p. 31.

<sup>2</sup> J.-P. MOREL, *Les échanges entre la Grande-Grèce et la Gaule du VII<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.*, dans *La Magna Grecia e il lontano Occidente*, Atti del XXIX Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 1989, Tarente, 1990, pp. 251-263.

<sup>3</sup> GRAN-AYMERICH, ALMAGRO-GORBEA, *Bourges*, pp. 328-329; M. FLEURY, P. MARQUIS, *Un patrimoine redécouvert*, «Archeologia», 372, novembre 2000, p. 35 (qui parlent d'une fibule *a sanguisuga*). Sur ce site en général, voir P. VELAY, *L'archéologie parisienne au Musée Carnavalet*, dans «Archeologia», 372, novembre 2000, p. 29.

<sup>4</sup> Informations orales de J.-L. Flouest et de J. Gran-Aymerich lors du colloque *Les Phocéens et leur commerce vis de Lyon et d'ailleurs* (cité p. 30, note 10). Pour La Heuneburg, cf. W. KIMMIG, *Etruskischer und griechischer Import...* (cité p. 26, note 4), p. 322.

<sup>5</sup> J. GRAN-AYMERICH, *Les premiers vases étrusques...* (cité p. 27, note 9), p. 225. Mais la formule de cet auteur selon laquelle un «canthare en céramique grise du Midi trouvé dans les niveaux de la fin du premier Âge du Fer au Camp-de-Chassey, en Bourgogne» est «un exemple certain de l'introduction de vases étrusques céramiques» en Celtique est ambiguë: il s'agit bien plutôt d'un exemple d'imitation de vase étrusque en Gaule méridionale (voir du reste *ibidem*, p. 232).

<sup>6</sup> Voir MOREL, *Le commerce étrusque*, p. 508, n. 196; J. GRAN-AYMERICH, *L'Étrurie entre Orient et Occident* (cité p. 24, note 2), p. 797 et 807.

<sup>7</sup> IDEM, *Les premiers vases étrusques...* (cité p. 27, note 9), pp. 218-219 et 242-243. Pour un fragment du groupe des oenochôés «des petites têtes de lion» (le modèle de l'imitation de Saint-Marcel) découvert à Marseille, voir J.-C. SOURISSEAU, *Catalogue des objets étrusques à Marseille* (cité p. 31, note 8), p. 98.

<sup>8</sup> Cf. J. GRAN-AYMERICH, *L'Étrurie entre Orient et Occident* (cité p. 24, note 2), II, p. 797 (de la Illa d'en Reixac à Ullastret).

<sup>9</sup> M. PY, *La Liquière*, (cité p. 26, note 5), p. 57.

<sup>10</sup> Cf. G. DUPONT, *Mez-Notariou, un site de fouilles archéologiques unique en France*, «Le Monde», 1<sup>er</sup> août 2002. Sur le site lui-même, voir J.-P. LE BIHAN, J.-F. VILLARD, *Archéologie d'une île à la pointe de l'Europe: Ouessant. T. 1. Le site archéologique de Mez-Notariou et le village du premier âge du fer*, s.l.n.d. (2001), qui signalent (p. 312) que l'analyse des 140.000 tessons recueillis reste alors à faire, mais mentionnent (p. 331) des contacts avec l'Europe méditerranéenne.

<sup>11</sup> Sur un statère d'or de Cyrène du IV<sup>e</sup> s. trouvé naguère sur une plage du Nord-Finistère, voir J. BOUSQUET, *Une monnaie d'or de Cyrène sur la côte nord de l'Armorique*, «Annales de Bretagne», LXVIII, 1961, pp. 25-39; J.-B. COLBERT DE BEAULIEU, P. R. GIOT, *Un statère d'or de Cyrénaïque découvert sur une plage bretonne et la route atlantique de l'étain*, «Bulletin de la Société Préhistorique Française», LVIII, 1961, pp. 324-331. D'autres monnaies grecques de la côte septentrionale de la Bretagne sont signalées par J.-P. LE BIHAN, J.-F. VILLARD, *Archéologie d'une île* (cité *supra*, note 10), p. 42.

Languedoc occidental, à Agde peut-être, mais plus encore à Béziers, où les indices en ce sens se multiplient.<sup>1</sup> Pour les v<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles, l'abondance exceptionnelle à Béziers de corail brut, pour lequel Cecilia Rondi-Costanzo et Daniela Ugolini n'excluent pas un approvisionnement par les Étrusques, et, sur le même site, celle tout aussi exceptionnelle de fibules celtiques à timbale incitent ces collègues à désigner Béziers comme une tête de pont de la diffusion de produits méditerranéens vers le monde celtique du Centre et de l'Est de la France (où le corail était plus apprécié que sur le littoral méditerranéen), et par exemple vers Bourges, par le Massif Central ou ses piémonts.<sup>2</sup> Je note que pour une époque ultérieure, cette voie est encore suggérée par la découverte à Lazenay, un des sites périphériques de Bourges, d'un vase à vernis noir de la deuxième moitié du iii<sup>e</sup> siècle portant un timbre *NIKIA*,<sup>3</sup> typique d'un atelier de la région d'Ampurias-Rosas dont les produits parvenaient en nombre dans le Languedoc occidental,<sup>4</sup> alors qu'ils sont inconnus plus à l'Est.

### DES ÉTRUSQUES ÉTABLIS EN GAULE?

J'aborde enfin, et ce sera mon dernier point, ce que les Italiens appelleraient les cas de «stanziamiento stabile»,<sup>5</sup> à savoir la possibilité que des Étrusques se soient établis en Gaule. On se rappelle les propos de Bernard Bouloumié sur Saint-Blaise, «comptoir étrusque», ou «à dominante étrusque», comme Lattes d'ailleurs à ses yeux.<sup>6</sup> Il n'en reste pas moins que lorsque nous évoquons les rapports des Étrusques avec la Gaule, nous avons tendance à penser presque uniquement au commerce, ou à la diffusion d'objets. Mais depuis une grande vingtaine d'années on voit se multiplier des indices suggérant une présence d'Étrusques en Gaule plus stable que de simples escales. Sans être contraignants pris isolément, ils commencent à constituer un faisceau de données digne d'attention.

Il y a d'abord, évidemment, des graffiti étrusques de Lattes (*ucial*) où Cristofani a vu le nom d'une femme étrusque, impliquant à ses yeux une installation stable d'Étrusques.<sup>7</sup> Colonna, qui date ces graffiti du dernier tiers du vi<sup>e</sup> s., y verrait plutôt, écrit en étrusque, le nom d'une femme vraisemblablement indigène. Il suggère donc, mais à titre purement hypothétique, d'y voir la femme d'un marchand étrusque établi à Lattes. La langue des graffiti fait penser selon lui à la zone Vulci-Tarquinia-Orvieto – et cela s'accorde avec la découverte à Lattes même (en contexte avec ces graffiti), de vases de Vulci et de Volsinii –<sup>8</sup> comme du reste à Saint-Blaise, où Bouloumié signale aussi des graffiti étrusques dans lesquels il voit un indice supplémentaire en faveur de l'hypothèse d'un comptoir étrusque.<sup>9</sup> Cela s'accorde en outre avec les amphores commerciales de Vulci trouvées en Gaule. Michel Py a développé une sorte de «paradoxe de

<sup>1</sup> Voir par exemple D. UGOLINI, *Béziers pendant la protohistoire (vi<sup>e</sup>-i<sup>er</sup> s. av. J.-C.). Spécificités de l'occupation dans le cadre régional*, dans M. CLAVEL-LÉVÊQUE, R. PLANA-MALLART (éd.), *Cité et territoire*, Colloque européen, Béziers 1994, Besançon, 1995, pp. 149-169; D. UGOLINI, C. OLIVE, *La place des importations étrusques...* (cité p. 25, note 5), pp. 41-42.

<sup>2</sup> C. RONDI-COSTANZO, D. UGOLINI, *Le corail dans le bassin nord-occidental de la Méditerranée entre le vi<sup>e</sup> et le ii<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, dans J.-P. MOREL, C. RONDI-COSTANZO, D. UGOLINI (éd.), *Corallo di ieri, corallo di oggi*, Atti del Convegno, Ravello 1996, Bari, 2000, pp. 180-181 et 186-187. Sur la présence de corail à Bourges, voir GRAN-AYMERICH, ALMAGRO-GORBEA, *Bourges*, p. 324 et 331.

<sup>3</sup> IDEM, *ibidem* et p. 333; J. GRAN-AYMERICH, M. ALMAGRO-GORBEA, J. TROADEC, *L'état des recherches à Bourges...* (cité p. 31, note 9), p. 219, 224 et 225.

<sup>4</sup> Y. SOLIER, *Note sur les potiers pseudo campaniens Nikias et IΩN*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», II, 1969, pp. 29-48.

<sup>5</sup> Cf. CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 49.

<sup>6</sup> BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, p. 818; IDEM, *Saint-Blaise: comptoir étrusque* (cité p. 29, note 4), p. 52-61; IDEM, *Saint-Blaise (fouilles H. Rolland)*, (cité p. 27, note 1), p. 270.

<sup>7</sup> CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 49.

<sup>8</sup> Sur tout cela, cf. G. COLONNA, *Graffiti etruschi in Linguadoca*, «StEtr», XLVIII, 1980, pp. 181-185; sur ces graffiti, voir aussi M. BATS, *Les inscriptions et graffites sur vases céramiques de Lattara protohistorique (Lattes, Hérault)*, dans «Lattara», I, Lattes, 1988, p. 157-159.

<sup>9</sup> B. BOULOUMIÉ, *Saint-Blaise: comptoir étrusque* (cité p. 29, note 4), p. 60; IDEM, *Saint-Blaise (fouilles H. Rolland)...* (cité p. 27, note 1), p. 270 (graffito étrusque ou grec «du dernier quart du vi<sup>e</sup> siècle»). Pour un possible graffito étrusque sur bucchero datable du premier quart du vi<sup>e</sup> s. sinon même vers 600, à Marseille, qui serait le plus ancien de Gaule (mais B. Bouloumié revendique cette antériorité pour le graffito de Saint-Blaise, s'il est étrusque), cf. MARCHAND, *La céramique étrusque*, p. 86 et 129.

Lattes», celui d'un site où les amphores étrusques dominent de très loin le commerce amphorique à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup> siècle (accompagnées en outre par du bucchero tardif et de la céramique commune étrusque), et qui, alors que partout ailleurs en Gaule méridionale le commerce étrusque connaît un net déclin relatif, voit au contraire, ainsi que sa «zone d'impact», les arrivages d'amphores étrusques augmenter considérablement (Py donne une carte de distribution extrêmement frappante à cet égard). En outre, aux graffiti de Lattes précédemment connus et publiés sont venus s'en ajouter en 1980-1988 cinq ou six autres. Autant d'indices, estime Py, de l'installation possible à Lattes d'un comptoir (ou d'un 'débarcadère') étrusque attiré par l'existence d'une agglomération indigène ou qui aurait provoqué la naissance de cette agglomération.<sup>1</sup>

Deuxième indice, difficile à interpréter: la tablette de plomb inscrite de Pech Maho,<sup>2</sup> du V<sup>e</sup> siècle,<sup>3</sup> en ce qui concerne sa face étrusque, qui voisine avec un texte grec faisant état de l'achat d'un bateau à Emporion. Le texte étrusque mentionne assez vraisemblablement Marseille sous la forme *Matalia* (ou *Mazalia*?).<sup>4</sup> Il relate semble-t-il, comme le texte grec, une opération de paiement, un site (avec implication probable de Phocéens, comme avec les *Emporitai* du texte grec), et la participation de plusieurs personnages 'méditerranéens'. On a en définitive l'impression qu'on reste dans le même monde. Ce n'est peut-être pas un hasard si cette tablette a été réutilisée. Il y a des contacts entre Grecs et Étrusques à l'intérieur d'un certain type de flux commerciaux. Il est intéressant que ces Grecs achètent à Emporion un *akation* (ou plusieurs?), un bateau léger.<sup>5</sup> Les *akatia* sont le type même des embarcations de petit tonnage, non pontées, qui selon Vincent Gabrielsen étaient utilisées, entre autres périodes, au V<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de ce qu'il appelle la «raid mentality», aussi bien par les pirates que pour un commerce où la légèreté et la rapidité constituaient des atouts et qui apparentait en quelque sorte les négociants à des pirates,<sup>6</sup> le genre de commerce que les Grecs imputaient volontiers aux Étrusques (et aux Phocéens).<sup>7</sup> Cette dernière incidente ne veut pas suggérer autre chose que la participation à des trafics analogues entre

<sup>1</sup> Sur tout cela, voir M. PY, *Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes*, dans *Sur les pas des Grecs en Occident* (cité p. 34, note 1), pp. 265-274 (nouveaux graffiti, «caractère paradoxal» de cette situation, carte de distribution des amphores étrusques: pp. 268-269); IDEM, *Les Étrusques et le Languedoc oriental* (cité p. 28, note 5), pp. 27-29, qui refuse les réserves à cet égard de BATS, *Marseille archaïque*, p. 622, note 21; C. LANDES, *Lattes étrusque*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 129-131.

<sup>2</sup> *Editio princeps*: M. LEJEUNE, J. POUILLOUX, Y. SOLIER, *Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech Maho (Aude)*, «Revue Archéologique de Narbonnaise» 21, 1988, pp. 19-59; C. AMPOLO, T. CARUSO, *I Greci e gli altri nel Mediterraneo occidentale. Le iscrizioni greca ed etrusca di Pech-Maho: circolazione di beni, di uomini, di istituti*, «Opus», IX-X, 1990-1991, pp. 29-58, avec la bibliographie antérieure (aux notes 2, 61 et 63-64); M. CRISTOFANI, *Il testo di Pech-Maho, Aleria e i traffici del V secolo a. C.*, «MEFRA», 105, 2, 1993, pp. 833-845.

<sup>3</sup> Deuxième tiers du siècle selon LEJEUNE, POUILLOUX, SOLIER, *Étrusque et ionien archaïques...*, cité note précédente, p. 45; première moitié (et peut-être plutôt deuxième quart) du siècle selon G. COLONNA, *L'iscrizione etrusca...* (cité p. 27, note 7), pp. 549-550 (de toute façon l'inscription étrusque est antérieure à l'inscription grecque). Colonna décèle dans la langue et la graphie des particularités propres à la région de l'Étrurie centro-méridionale qui s'étend entre la vallée de l'Albegna et Orvieto, mais aussi à Alalia étrusque. M. CRISTOFANI, *Il testo di Pech-Maho...* (cité *supra*, note 2), pp. 835-836, insiste encore davantage sur les affinités avec l'étrusque pratiqué par les «colons» d'Alalia.

<sup>4</sup> Sur ce point, discussion par exemple dans C. AMPOLO, T. CARUSO, *I Greci e gli altri...* (cité *supra*, note 2), p. 31. L'identité *Matalia*-*Massalia* ne fait aucun doute pour M. Cristofani, qui soupçonne dans la dentelle une influence celtique (*Il testo di Pech-Maho...* [cité *supra*, note 2], p. 834 et 836), alors qu'Ampolo et Caruso (p. 31) y verraient l'influence d'un «dialecte grec non ionien». La forme *Mazalia*, plus proche du toponyme grec, est proposée comme une alternative possible par G. COLONNA, *L'iscrizione etrusca...* (cité p. 27, note 7); en tout état de cause, comme le remarque Colonna (p. 553), la désinence *-alia* évoque des toponymes phocéens comme *Massalia* et *Alalia*.

<sup>5</sup> F. SALVIAT, *Tablettes de plomb inscrites à Emporion et à Sigean*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», 21, 1988, p. 2; R. A. SANTIAGO, *En torno al plomo de Pech Maho*, «Faventia», 11, 2, 1989, p. 177.

<sup>6</sup> V. GABRIELSEN, *Economic activity, maritime trade and piracy in the Hellenistic Aegean*, «REA», 103, 1-2, 2001 (Actes du colloque *Les îles de l'Égée dans l'Antiquité*, Bordeaux 1999), pp. 223-238. Thucydide, IV, 67, 3, désigne l'*akation* comme une embarcation utilisée par des pirates. On ne peut en tout cas s'empêcher de relever le parallélisme entre les termes utilisés généralement pour caractériser les *akatia* et ceux qu'emploie indépendamment P. Pomey pour décrire l'épave phocéenne de Jules-Verne 9 à Marseille, laquelle «correspond à une embarcation légère, rapide et non pontée» (*Épaves Jules-Verne 9 et Jules-Verne 7*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 122).

<sup>7</sup> CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, pp. 42, 58-60 et 105-108.

eux, aussi bien de ces Ioniens (probablement des Phocéens) que de ces Étrusques qui «voisinent» sur le plomb de Pech Maho.<sup>1</sup>

Troisième indice. N'oublions pas les monnaies, qu'on omet souvent dans cette problématique, alors que sont mentionnées des trouvailles en Gaule de monnaies étrusques et même de petits trésors étrusques, qui sont en quelque sorte la contrepartie étrusque du trésor d'Auriol.<sup>2</sup> Par ailleurs deux monnaies du type Auriol se trouvent dans le trésor de Volterra, enfoui vraisemblablement dans les premières décennies du v<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup> Dans ce trésor de Volterra figurent également «en grand nombre» des monnaies de Velia,<sup>4</sup> ce qui met l'accent sur des liens entre Phocéens d'Occident (et non seulement Massaliètes) et Étrusques probablement de Populonia ou de Volterra. De même que G. Camporeale a affirmé que les monnaies du «type Auriol» du trésor de Volterra impliquent presque sûrement la présence de 'Provençaux' en Étrurie,<sup>5</sup> de même il serait logique de considérer inversement que les monnaies étrusques trouvées en Gaule peuvent suggérer la réciproque ou, au minimum, que les relations n'étaient pas à sens unique. Les deux monnaies du type Auriol dans le trésor de Volterra, la trouvaille pour ainsi dire symétrique à Gignac, dans la chaîne de la Nerthe, de deux monnaies étrusques du même type que celles du trésor de Volterra,<sup>6</sup> les quelques exemplaires du type «Volterra» du trésor d'Auriol et d'autres trouvailles de monnaies du type «Volterra» sur d'autres sites de Provence (plus d'une vingtaine au total) et d'une encore en Catalogne,<sup>7</sup> sont des indices d'une certaine imbrication, en cette période centrée en gros sur la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, des trafics étrusques et grecs, signalée ci-dessus à propos du plomb de Pech Maho. Étrusques d'Étrurie du Nord-Ouest (Populonia et ses parages jusqu'à Volterra)? Grecs Phocéens? Ioniens établis en Étrurie? La question semble actuellement si complexe aux spécialistes qu'ils qualifient ces monnaies d'«émissions gréco-étrusques».<sup>8</sup> Enfin il est intéressant qu'à propos du v<sup>e</sup> siècle, toujours, et de la convertibilité entre les divers systèmes monétaires utilisés sur la mer Tyrrhénienne, on ait pu décrire comme «decisamente predomanti in questa epoca i rapporti tra Marsiglia e l'Étruria».<sup>9</sup> Il faut reconnaître que nous avons pour cette période beaucoup moins d'indices céramiques que pour le vi<sup>e</sup> siècle, et que les termes de l'échange nous échappent en grande partie (blé et un peu de vin contre métaux, esclaves, sel ...?), mais cet ensemble de monnaies et le plomb de Pech Maho (lui-même témoin d'une économie monétarisée) participent du même univers économique.<sup>10</sup>

<sup>1</sup> On pourrait peut-être ajouter que le fait que les deux textes de Pech Maho figurent sur une même lamelle de plomb sans que le plus ancien des deux, le texte étrusque, ait été annulé - en le barrant par exemple - impliquerait plutôt une proximité étroite entre les négociants grecs et étrusques mentionnés par ces textes, une imbrication de leurs trafics, une similitude de leurs usages en affaires.

<sup>2</sup> L. CHABOT, C. KURTZ, *Monnaies de l'étang de Berre. Deux oboles étrusques découvertes sur l'oppidum de Ste Maxime à Gignac, Bouches-du-Rhône (France)*, «Cahiers Numismatiques», 14<sup>e</sup> année, 58, décembre 1978, pp. 230-234 («de la fin du vi<sup>e</sup> siècle», vraisemblablement de Populonia); A. DEROC, *Nouvelle découverte d'oboles étrusques près d'Arles*, «Annales du Groupe numismatique du Comtat et de Provence», Avignon, 1984, pp. 9-10 (près d'Arles, un petit dépôt comprenant 7 oboles du type Auriol et 4 oboles étrusques, enfoui dans le troisième quart du v<sup>e</sup> siècle); R. CLAUD, *Nouvelle découverte de monnaies étrusques en Provence*, «Cahiers numismatiques», 21<sup>e</sup> année, 79, mars 1984, pp. 21-23 (apparemment le même dépôt, signalé de façon moins complète). Les deux derniers auteurs mentionnent quelques autres trouvailles d'oboles étrusques dans les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse, dont deux dans le trésor d'Auriol. Je remercie M. Louis Chabot de m'avoir signalé et procuré ces publications. Ajouter BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*, p. 819, qui mentionne «sur un oppidum des bords de l'étang de Berre» deux monnaies d'argent de Populonia, datées de la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, mais qui a tort d'en faire, «sauf erreur» ajoute-t-il il est vrai, «les uniques représentantes du monnayage étrusque en terre étrangère». Compléments dans A. FURTWÄGLER, *Monnaies grecques en Gaule: nouvelles trouvailles (6<sup>ème</sup>-5<sup>ème</sup> s. av. J.-C.)*, dans *La monetazione dei Focci in Occidente*, Atti dell'XI Convegno del Centro Internazionale di Studi Numismatici, Napoli 1996, Rome, 2002, p. 95.

<sup>3</sup> IDEM, *Le trésor d'Auriol et le monnayage de Massalia, 525/520-460 av. J.-C.*, Fribourg, 1978, p. 43 et 46.

<sup>4</sup> L. BREGLIA, *La monetazione «tipo Auriol» e il suo valore documentario per la colonizzazione di Poca*, dans *Nuovi studi su Velia* («ParPass», CXXX-CXXXIII, gennaio-agosto 1970), Naples, 1970, p. 161.

<sup>5</sup> Dans son exposé introductif au présent colloque.

<sup>6</sup> L. CHABOT, C. KURTZ, *Monnaies de l'étang de Berre...* (cité *supra*, note 2), p. 234; M. MARTELLI, *Populonia: cultura locale e contatti con il mondo greco*, dans *L'Etruria mineraria*. Atti del XII Convegno di Studi etruschi e italici (Firenze-Populonia-Piombino 1979), Florence, 1981, p. 413.

<sup>7</sup> A. FURTWÄGLER, *Monnaies grecques en Gaule*, (cité *supra*, note 2), p. 95.

<sup>8</sup> IDEM, *ibidem*, pp. 94-97.

<sup>9</sup> R. CANTILENA, dans *La monetazione dei Focci in Occidente*, (cité *supra*, note 2), p. 48.

<sup>10</sup> A. FURTWÄGLER, *Monnaies grecques en Gaule* (cité *supra*, note 2), pp. 96-97, a raison de les lier étroitement.

Quatrième indice, ou en tout cas autre hypothèse. L'abondance de la céramique fine étrusque de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle dans un secteur de Marseille (l'îlot de la Cathédrale) est insolite et remarquable, puisqu'elle y représente 25% des céramiques fines, contre une proportion de l'ordre de 3% dans le secteur portuaire et ailleurs. Elle incite Jean-Christophe Sourisseau à conjecturer, pour cette partie de la Marseille antique, un «quartier étrusque», ou tout au moins «un lieu spécifique fréquenté par des Étrusques».<sup>1</sup>

Cinquième éventualité enfin, qui nous fait descendre dans le temps. J'ai mentionné ci-dessus les plats de Genucilia caeritains trouvés de Gênes à Ampurias.<sup>2</sup> Il ne serait pas particulièrement surprenant que fût découvert tôt ou tard sur le littoral nord-occidental de la Méditerranée, en sus du pseudo-cippe étrusque de Gênes,<sup>3</sup> quelque cippe en colonnette de type caeritain, analogue aux cippes en marbre qui sont associés à ces plats sur d'autres sites: dans la nécropole de Casabianda<sup>4</sup> - en cette Aléria où les plats de Genucilia, en grande partie caeritains, sont nombreux -<sup>5</sup> mais aussi à Carthage (où sont venus au jour trois plats de Genucilia caeritains du milieu et de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. et un cippe en colonnette de la même époque ou un peu plus tardif).<sup>6</sup>

Tout cela est ténu et ponctuel, mais invite à être dans une position de vigilance à l'égard de la possible présence étrusque en Gaule au long des siècles.

Gênes est un cas à part, une sorte de 'frontière' pour des Étrusques qui tendent à gagner vers le Nord-Ouest,<sup>7</sup> un lieu de syncrétisme, un établissement «développé en commun» («mitgestaltet») par eux-mêmes et des Ligures,<sup>8</sup> ce qui n'est pas sans évoquer ce qui a été dit ci-dessus de Lattes. On y mentionne un galet tenant lieu de «cippe funéraire», portant en étrusque le nom *Nemetie*: celui d'un Étrusque<sup>9</sup> ou d'un Ligure étrusquisé,<sup>10</sup> voire d'une femme indigène étrusquisée<sup>11</sup> (ce qui rappellerait les graffiti *ucial* de Lattes);<sup>12</sup> les produits étrusques y abondent;<sup>13</sup> on y observe des graffiti étrusques sur des céramiques de type ionien.<sup>14</sup> Rien n'est plus logique que de comparer Gênes et Lattes (et Aléria) en ce qui concerne la présence d'Étrusques.<sup>15</sup>

<sup>1</sup> J.-C. SOURISSEAU, *Les importations étrusques à Marseille* (cité p. 30, note 6), p. 95.

<sup>2</sup> Voir p. 34, note 8.

<sup>3</sup> Voir *infra* dans cette page.

<sup>4</sup> J. JEHASSE, L. JEHASSE, *La nécropole préromaine d'Aléria*, Paris, 1973 («Gallia», suppl. xxv), p. 420 et pl. 167, T. 87; F. W. VON HASE, *Ein etruskischer Säulencippus...* (cité p. 34, note 8), p. 193 et fig. 9.

<sup>5</sup> Cf. J. JEHASSE, L. JEHASSE, *La nécropole préromaine d'Aléria* (cité *supra*, note 4), pp. 86-87 et pl. 91-94. IDEM, *Aléria. Nouvelles données de la nécropole*, Lyon, 2001 («Travaux de la Maison de l'Orient Méditerranéen», 34), I, p. 64, et II, pl. 106-114.

<sup>6</sup> J.-P. MOREL, *Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande Grèce*, «Antiquités Africaines», 15, 1980, pp. 67-68, n. 62; F. W. VON HASE, *Ein etruskischer Säulencippus* (cité p. 34, note 8), pp. 188-189 et 191.

<sup>7</sup> Plus généralement, sur le contrôle étrusque «d'Antibes à Rome» aux environs de 500, voir M. GRAS, *Les Étrusques et la Gaule méditerranéenne* (cité p. 25, note 6), p. 236.

<sup>8</sup> L. AIGNER-FORESTI, *Etrusker im Land der Ligerer: Merkmale und Bedeutung ihrer Anwesenheit*, dans *Etrusker nördlich von Etrurien*, pp. 110-111; de même, M. Milanese insiste sur la probable coopération entre Étrusques et Ligures ou Celto-Ligures lors de la fondation de l'oppidum de Gênes (*Nuovi scavi e scoperte nell'oppidum preromano di Genova*, «RivStLig», 48, 1982, p. 176).

<sup>9</sup> CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 69.

<sup>10</sup> L. AIGNER-FORESTI, *Etrusker im Land der Ligerer*, cité *supra*, note 8, p. 111.

<sup>11</sup> M. MILANESE, *Scavi nell'oppidum preromano di Genova*, Rome, 1987, p. 325; photographie du 'cippe' dans IDEM, *Genova-San Silvestro*, dans P. MELLI (éd.), *Archeologia in Liguria II. Scavi e scoperte 1976-1981*, Gênes, 1984, p. 112, fig. 143.

<sup>12</sup> Voir *supra*, p. 40.

<sup>13</sup> Au milieu du V<sup>e</sup> siècle, les amphores étrusques représentent 80% des amphores (M. MILANESE, *Genova-San Silvestro* (cité *supra*, note 11), pp. 109-112), les produits étrusques 74% du matériel (IDEM, *Scavi nell'oppidum...*, (cité *supra*, note 11), pp. 322-332). Voir aussi F. TINÈ BERTOCCHI, M. MILANESE, *Recenti ritrovamenti genovesi. Osservazioni sulle ceramiche importate dell'abitato preromano di Genova*, dans *I Focci dall'Anatolia all'Oceano* (cité p. 37, note 1), pp. 343-353.

<sup>14</sup> Cf. A. NEPPI MODONA, REE, *Genova*, «StEtr», xxxviii, 1970, pp. 282-286; F. TINÈ-BERTOCCHI, *Ceramiche importate dell'abitato preromano di Genova*, dans E. RIPOLL PERELLÓ, E. SANMARTÍ GREGO (éd.), *Simposio internacional de colonizaciones*, Barcelona 1971, Barcelone, 1974, pp. 186-187.

<sup>15</sup> G. COLONNA, *Graffiti etruschi in Linguadoca*, «StEtr», xlviii, 1980, p. 185 (qui mentionne aussi Aléria à cet égard); M. MILANESE, *Nuovi scavi e scoperte...* (cité *supra*, note 8), p. 176; M. PY, *Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes* (cité p. 41, note 1), pp. 271-273.

## EN CONCLUSION

Concluons en deux mots. Il fut un temps, pas si lointain, où la présence de bucchero en Gaule suscitait des commentaires réducteurs, voire dédaigneux. C'étaient des 'souvenirs', des 'cadeaux', des 'primes' qu'on offrait aux acheteurs d'amphores, c'étaient des 'curiosités', des 'gadgets', une céramique qui «de toute évidence n'a pas fait elle-même l'objet d'un commerce».<sup>1</sup> On a pu dire aussi que «les vases de bucchero ne sont que le *signe* d'un commerce maritime, direct et d'une assez grande ampleur».<sup>2</sup> Peu importe, d'ailleurs, du moment qu'on admet que cet 'autre' commerce, le 'vrai', celui des amphores vinaires, celui d'autres frets disparus, a existé. Notons simplement qu'à ce jeu, on pourrait dire la même chose de maintes céramiques grecques, ou autres. Mais on ne le dit pas. Je me suis souvent demandé pourquoi les Étrusques – et eux seuls – suscitaient de telles appréciations, j'ai parfois demandé pourquoi : je n'ai jamais eu de réponse. Tout se passe en somme comme si les Étrusques avaient été des intrus dans le jeu des trafics internationaux antiques. Ce temps n'est pas totalement révolu, mais je crois qu'on observe quand même une évolution, et je vois moins de ces commentaires qui minimisaient systématiquement les implications de la diffusion du bucchero par rapport à celle des céramiques grecques. De surcroît l'abondance, récemment encore insoupçonnée, de céramique commune (et même d'ustensiles de cuisine) dans les arrivages étrusques à Marseille (où elle représente au total presque la moitié de la céramique étrusque de l'époque archaïque)<sup>3</sup> et ailleurs en Ligurie, en Provence et en Languedoc,<sup>4</sup> ainsi que dans des épaves 'étrusques',<sup>5</sup> porte un coup sévère à l'idée de 'céramique-cadeau'. Bref, les Étrusques sont peut-être en train de gagner leur place sur ce vaste théâtre, malgré le silence pesant des textes grecs sur tout ce que nous révèle l'archéologie année après année. Peut-être apprendrons-nous à traiter les Étrusques en Gaule comme tout le monde et à être, disons, fair-play à leur égard. Ce colloque est sans doute une belle occasion – et je reprends ici ma formule initiale – de confirmer, ou d'infirmer (mais alors en toute connaissance de cause) leur entrée dans le concert des marins, des marchands, et, qui sait, des colons ou des résidents immigrés de la Méditerranée nord-occidentale.

## ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BATS, *Marseille archaïque*

BATS M., *Marseille archaïque. Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale*, «MEFRA», 110, 2, 1998, pp. 609-633.

<sup>1</sup> Références dans MOREL, *Le commerce étrusque*, p. 506. Y ajouter CRISTOFANI, *Etruschi del mare*, p. 57.

<sup>2</sup> F. VILLARD, *Les canthares de bucchero et la chronologie du commerce d'exportation*, dans *Hommages à Albert Grenier*, Bruxelles, 1982 («Collection Latomus», 58), III, p. 1635.

<sup>3</sup> MARCHAND, *La céramique étrusque*, pp. 4-5, 59-71, 87, 90, 115 (dans les fouilles du port antique, elle représente même 61% de la vaisselle étrusque contre 36% pour le bucchero, cf. pp. 90 et 115). Voir aussi J.-C. SOURISSEAU, *Les importations étrusques à Marseille* (cité p. 30, note 6), p. 92; F. MARCHAND, *Les fouilles du port : places Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon*, dans *Les Étrusques en mer*, p. 102; L.-F. GANTÈS, *Les fouilles de l'îlot de la Cathédrale* (cité p. 36, note 14), p. 105.

<sup>4</sup> Quelques exemples : Gênes (F. TINÈ BERTOCCHI, M. MILANESE, *Recenti ritrovamenti genovesi* (cité p. 43, note 13), p. 345; M. MILANESE, *Schede di ceramica comune etrusca da Genova-San Silvestro*, dans le Catalogue de l'exposition «Anfore di età arcaica», Museo di Villa Giulia, Rome, 1985; IDEM, *Scavi nell'oppidum...* (cité p. 43, note 11), p. 292); Pegli (M. MILANESE, *Camogli*, dans *Archeologia in Liguria*, II (cité p. 43, note 11), p. 88; Saint-Pierre-lès-Martignes (L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, dans *Les Étrusques en mer*, p. 61); Lattes [M. PY, *Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes* (cité p. 41, note 1), p. 267]; en général, voir J. GRAN-AYMERICH, *Les premiers vases étrusques...* (cité p. 27, note 9), pp. 231-232. La forme des *ollae* étrusques semble avoir été adoptée par les potiers de Béziers, où aurait été découvert un exemplaire proprement étrusque : cf. D. UGOLINI, C. OLIVE, *La place des importations étrusques...* (cité p. 25, note 5), p. 41 et p. 48, n. 16; C. OLIVE, D. UGOLINI, *Béziers : un site majeur du Midi de la Gaule (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*, dans *Les Étrusques en France*, pp. 156-158.

<sup>5</sup> Celles de La Love au Cap d'Antibes et du Grand Ribaud F (voir L. LONG, J.-C. SOURISSEAU, dans *Les Étrusques en mer*, p. 29 et 60-61).

BOULOUMIÉ, *Ressources de la Gaule*

CRISTOFANI, *Etruschi del mare*  
*Etrusker nördlich von Etrurien*

GRAN-AYMERICH, ALMAGRO-GORBEA, *Bourges*

*Les Étrusques en France*

*Les Étrusques en mer*

MARCHAND, *La céramique étrusque*

MOREL, *Le commerce étrusque*

SOURISSEAU, *Recherches...*

BOULOUMIÉ B., *L'Étrurie et les ressources de la Gaule*, dans *Secondo Congresso internazionale etrusco*, Firenze 1985, *Atti*, II, Rome, 1989, pp. 813-892.

CRISTOFANI M., *Gli Etruschi del mare*, Milan, 1983.

AIGNER-FORESTI L. (éd.), *Etrusker nördlich von Etrurien. Etruskische Präsenz in Norditalien und nördlich der Alpen sowie ihre Einflüsse auf die einheimischen Kulturen*, Akten des Symposiums von Wien - Schloß Neuwaldegg, 2-5 Oktober 1989 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 589. Band), Vienne, 1992.

GRAN-AYMERICH J., ALMAGRO-GORBEA M., *Les fouilles récentes à Bourges et les recherches sur les importations étrusco-italiques*, «Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France», 1991, pp. 313-339.

LANDES C. (éd.), *Les Étrusques en France. Archéologie et collections*, Catalogue de l'exposition, Lattes 2003, Lattes, 2003.

LONG L., POMEY P., SOURISSEAU J.-C. (dir.), *Les Étrusques en mer. Épaves d'Antibes à Marseille*, Aix-en-Provence, 2002.

MARCHAND F., *La céramique étrusque dans les chantiers des places Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon de Marseille*, mémoire de DEA sous la direction de Cl. Mordant, Dijon, Université de Bourgogne, 2000, dactylographié.

MOREL J.-P., *Le commerce étrusque en France, en Espagne et en Afrique*, dans *L'Etruria mineraria. Atti del XII Convegno di Studi etruschi e italici* (Firenze-Populonia-Piombino 1979), Florence, 1981, pp. 463-508.

SOURISSEAU J.-C., *Recherches sur les amphores de Provence et de la basse vallée du Rhône aux époques archaïque et classique (fin VII<sup>e</sup>-début IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*, thèse de doctorat sous la direction de J.-P. Morel, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1997, dactylographié, vol. I.